

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7ÈME ANNÉE, No 325.—SAMEDI, 26 JUILLET 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



A TRAVERS LE CANADA.—ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUEBEC

Photographie par Mme St-Hilaire.—Photo-gravure par Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Les blessures de meurent, par le Dr R. Chevrier.—Nos gravures.—Poésie : le jardin, par Edouard Pailleron.—Deux jours au lac Desrivières (suite et fin), par J. P. V. Du Sault.—Types et races : Les Cinghalais, par Frédéric Didlaye.—La Mode, par Marjolaine.—Nouvelles à la main.—A l'étranger, par S. Dulary.—Littérature : Le Roman d'un enfant, par Pierre Loti.—Au parc Schmer, par N. Durand.—Primes du mois de juin : liste des réclamants.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite et fin), par Jules Verne ; Le Régiment (suite). Découvertes et inventions (avec gravure).—Choses et autres.

GRAVURES : A travers le Canada : Eglise Saint-Jean-Baptiste de Québec.—Portrait d'un Cinghalais.—Salon de 1890 : 1814.—Gravures du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



ES voyages forment l'esprit et le cœur, a dit un vieil auteur, et comme je crois à la vérité de beaucoup de pensées exprimées par nos devanciers, je me suis décidé à voyager, quoique vous ayant annoncé dernièrement que *ze ne parlais plus*.

Je ne sais si mon esprit et mon cœur s'amélioreront

beaucoup pendant mon excursion, mais il est certain que si peu que l'on se déplace on apprend aussitôt du nouveau.

Isolé et campé au fond d'une de ces nombreuses baies qui échantrent la rive nord du golfe, je veillais pour la première fois au milieu d'une famille de braves gens établie dans cet endroit presque désert, quand la conversation tomba sur les carcajous.

Je n'en ai jamais vu qu'un dans ma vie et celui-là est mort depuis vingt ans peut-être ; si l'envie vous prend jamais de contempler à votre tour cet animal aux exploits fatastiques, vous n'aurez qu'à vous rendre un jour au club de la garnison de Québec, il y en a là un fort beau, très bien réussi, à l'air un peu canaille comme tous ses congénères, mais peu à craindre puisqu'il est empaillé.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de ce quadrupède qui rendait des points à tous les renards et singes de la terre pour les tours qu'il joue aux

animaux à deux pieds et sans plumes, genre homme, mais jamais j'avais été en relations directes avec un chasseur ayant vu, de ses yeux vu, les hauts faits de cet hôte des bois.

* * —Moi, monsieur, dit mon chasseur, je ne crois pas trop à ce qu'on me dit, mais bien à ce que je vois. Un jour que j'étais dans le bois je trouvai un carcajou pris à un de mes pièges, je lui donnai un grand coup de hache sur la tête et je l'étendis raide mort. Après avoir visité mes autres pièges, quel ne fut pas mon étonnement de voir mon carcajou debout et se disposant à couper la corde du piège, je repris ma hache, je lui en assénai un autre coup *drôte* sur la tête, je le tuai, je le mis dans un grand sac—car je me méfiais encore—et je partis sac au dos. Monsieur, vous pouvez me croire, mais je n'avais pas fait un demi mille que je sentis tout à coup quelque chose qui me grattait dans le dos, je mis mon sac à terre... ; il était temps, mon carcajou avait déjà fait un trou dans le sac et allait déguerpir... Pour le coup, c'est trop fort, que je lui dis, tu vas être pendu, mon vieux. Et je le fis ainsi, je pendis mon animal haut et court à une branche de bouleau. Au bout de quinze à vingt minutes, je le détachai enfin, certain qu'il était mort, bien mort pour la troisième fois, mais je me souviendrai toute ma vie du regard qu'il me lança avant d'expirer ; oh ! cet œil qui avait l'air de me dire : "Va, si tu ne m'avais pas pendu, j'aurais bien trouvé le moyen de me sauver encore une fois." Tenez, voilà sa peau.

La peau ne me disait pas grand'chose, l'intelligence qui l'animait était absente, et je ne vis en elle qu'une preuve à l'appui de l'exactitude du récit de mon conteur.

* * —On dit cependant que les carcajous s'échappent parfois, même après avoir été pris au piège ?

—Parfaitement, monsieur, il s'en échappe même beaucoup. Le carcajou, voyez vous, si ce n'est pas du monde comme nous, c'est bien le diable en personne, car on n'ira jamais me faire croire que c'est un animal comme ma vache, votre chien ou mes moutons. Ça *jongle* tout le temps, ou du moins, ça l'air de *jongler* toujours à la manière de se tirer habilement d'un mauvais pas. Quand un de ces gaillards-là est pris au piège et qu'il a réussi à couper la corde ou à briser la chaîne qui le retient, craignez pas qu'il essaye de se sauver en traînant le piège avec lui, car il sait bien que ça le gênerait et que l'on reconnaîtrait plus facilement ses traces ; non, il jette le piège sur son dos avec la patte prise, et c'est en trottant sur trois pattes qu'il s'en va à travers bois jusqu'à ce qu'il ait réussi à se débarrasser du piège.

—Mais ce piège on finit toujours par le retrouver ?

—Pas toujours, car une fois *dégagé*, il prend le piège avec les dents et s'en va assez loin, souvent au plus épais du bois, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un arbre renversé près d'un cours d'eau ou d'un ravin. Il monte sur l'arbre tombé va jusqu'à l'extrémité qui surplombe le ruisseau ou le trou, et là laisse tomber le piège. Plus de traces, plus rien.

* * —Il paraît aussi qu'ils connaissent très bien les armes des chasseurs ?

—Tout comme vous, monsieur, sauf votre respect, et quand ils trouvent les fusils, les munitions ou les provisions d'un chasseur, ils s'empressent de détruire ce qu'ils peuvent et de cacher le reste. Charles, le sauvage que voilà, peut vous le dire, les carcajous parviennent même à trouver les caches de fourrures malgré toutes les précautions prises pour en dissimuler les traces. Enfin pour vous dire le vrai, *ils sont plus méchants que les hommes*.

Une des manœuvres les plus habituelles de ce bandit est de suivre le chasseur qui va tendre des pièges, mais généralement quand le trappeur revient sur ses pas il trouve tous ses pièges renversés ou brisés et l'appât mangé.

Comme la plupart de sanimaux très rusés, le carcajou n'est pas brave et fuit à l'approche de l'homme.

Mais je pourrais vous en raconter ainsi de quoi remplir un volume que je n'aurais pas encore tout dit. Chaque voyageur a son histoire et toujours on apprend un nouveau tour.

Le carcajou devient plus rare, on ne peut prendre les vieux qui sont trop malins pour les chasseurs et comme on ne détruit que les jeunes, la race tend à disparaître. Sa peau est assez estimée puisqu'elle vaut au moins cinq piastres.

* * Je ne sais si les maringouins lisent LE MONDE ILLUSTRÉ, mais leur conduite envers moi me porte à le croire. Depuis quinze jours que je vis entre la mer et le bois je suis piqué, boursoufflé, meurtri, enflé, écorché, brûlé, dévoré, ensanglanté et je me sentirais dérangé de l'envie de leur décorcher les injures les plus cuisantes si je ne vous en avais déjà dit tant de mal, c'est-à-dire tant de vérités.

J'avais deux buts en me rendant aux Sept Îles ou plutôt près des Sept Îles, rétablir ma santé délabrée et prendre du saumon, beaucoup de saumons, un de mes amis m'ayant affirmé que le meilleur remède était de faire la guerre à ce poisson distingué ; j'ai pris une truite et je ne me sens pas mieux encore.

Il est assez curieux de constater la male-chance qui poursuit constamment les pêcheurs et les chasseurs.

Allez n'importe où, là où l'on vous a affirmé qu'il y a beaucoup de gibier ou des bancs de poissons, à votre arrivée il y en a plus ou prou.

—Oh ! monsieur, dit notre guide, si vous étiez venu quinze jours plus tôt, jamais on a vu autant de canards.

—Alors ils sont partis.

—Faut croire, puisqu'ils n'y sont plus.

On arrive à la rivière aux saumons ou aux truites, —oh ! mais, énorme poisson, une rivière comme un des cours d'eau de la Gascogne, "où il n'y a pas d'eau, rien que des poissons"—vous voilà sur la rive, vous avez les meilleures lignes, des mouches incomparables, vous restez là des heures, des matinées, des après-midi, des journées entières... pas plus de poisson que d'homme dans la lune.

—Dites donc, l'ami, mais il n'y a rien ici ?

—Je vas vous dire, l'eau est trop haute ; mais qu'elle descende, le poisson montera.

—Quand croyez-vous qu'elle baisse ?

—Peux pas dire. Des fois elle reste haute tout l'été, des fois elle baisse.

Merci, vous voilà bien renseigné.

D'autres fois aussi, c'est toujours dans la rivière voisine, dans celle où vous n'avez pas le droit de pêcher qu'il y a le plus de saumons. Vous vous renseignez, c'est exactement la même histoire que là où vous êtes.

* * Pourtant il ne me faut pas trop médire de la côte nord, car la mer est là, la mer, l'eau salée avec ses effluves et ses murmures.

Hier, à la marée basse, j'ai trouvé un coquillage pas trop détérioré—car ici la grève n'est guère couverte que de débris informes—et, en l'approchant de mon oreille, je me suis rappelé les jolis vers de Louis Ratisbonne.

Joyau de l'Océan, gracieux coquillage
Qui semble être le berceau d'un lutin de la mer,
Où l'esquif échoué d'une Ondine en voyage,
C'est donc ici que t'a jeté le flot amer !

Pourquoi ? Tu ne le sais. Sur la grève sonore
Tu gis, taché de sable et de limon impur ;
Et l'on peut voir à peine, inerte madrépore,
Luire encor tes contours d'or, de naire et d'azur.

Mais tu vis ! Je t'écoute... Il me semble, ô merveille !
Que ton sein agité résonne entre mes doigts ;
J'entends s'en exhiler, en approchant l'oreille,
De plaintives clameurs, des sons confus, des voix.

J'écoute de plus près : une rumeur profonde
Domine incessamment le chant triste et joyeux,
Et dans ton sein étroit, c'est l'Océan qui gronde,
Qui gronde continu, sourd et mystérieux.

Reste là sur le bord, buccin aux longs murmures
Le flot t'a porté là ; le reflux t'y prendra ;
La vague en t'emportant lavera tes souillures
Et dans l'immensité profonde te perdra !

Ah ! l'homme est comme toi, pauvre perle marine,
Jeté par une vague au terrestre élément,
Et quand il penche aussi son front sur sa poitrine,
Mille voix de son cœur montent confusément...

Hélas ! et comme toi, sur son triste rivage
Il attend, tout souillé de limon et souffrant,
Que le reflux le prenne à la terrestre plage,
Et l'emporte à jamais dans l'éternel courant !

* * Ce matin, on a signalé l'approche de plusieurs canots montés par des sauvages qui descendent des bois, de bien loin, pour venir suivre la mission qui va avoir lieu aux Sept Îles ; nous nous rendons sur le rivage, deux coups de fusil retentirent et Charles, notre bon sauvage, pousse un long soupir et dit tristement :

— Deux hommes sont morts.
— Comment cela, qu'en sais-tu !
— Deux coups de fusil, c'est le signal.

Les canots accostent, hommes, femmes et enfants débarquent en levant les bras et en poussant des cris de douleur.

La chose est bien simple. Le gibier a manqué dans le bois, deux des chasseurs sont partis dans l'espoir de rapporter de quoi manger ; trois jours après, on les a retrouvés morts de faim, de froid et de faiblesse.

Ils étaient mariés, l'une des veuves à seize ans, l'autre à vingt, elles en paraissent quarante.

— Et que vont devenir ces malheureuses ?

— Elles se remarieront aussitôt que possible, me répond Charles.

Que voulez-vous, dans la forêt comme à la ville, c'est la vieille, vieille histoire, il faut manger ou mourir.

Lein Ledieu

LES BLESSURES DEMEURENT

(HOMMAGE D'AMITIÉ A MELLE R. S.)

L'homme, on le sait, est un tissu d'étrangetés et l'insouciance est la note marquante de sa vie.

Il éclate en amers reproches contre le destin qui l'a jeté sur cette terre de misère et d'ennui ; il nomme le monde un baigne dont il se dit le forçat ; il s'écrie que le bonheur n'est pas d'ici bas et que rien n'est fixe, hors le deuil et la déception, qui sans jamais mourir planent éternellement sur le monde pour y choisir leurs victimes ou contempler leur ouvrage.

Pourtant tout mortel un jour, de longues années peut-être, s'est trouvé accablé d'une félicité dont il s'est grisé, a eu à sa portée des urnes pleines où il a savouré toutes les ivresses. Mais pourquoi donc a-t-il oublié ce temps de fortune où rien ne manquait à ses vœux, ces heures de soleil et de chansons alors qu'il battait de la semelle de son soulier un sentier de dictames et de fleurs ? Pourquoi n'a-t-il plus souvenance de ces jours où toutes les fibres de son être, vibrant comme sous un archet divin, entonnaient un enthousiaste refrain de gratitude, d'amour ou de liberté ? C'est que les plus beaux jours ne sont pas ceux là que l'on se rappelle le mieux. Les joies glissent sur l'âme, la douleur l'écorche, les sourires passent, mais les blessures demeurent. C'est qu'une seule nuit de souffrance a suffi pour effacer en nous le souvenir de tout un passé radieux, de vingt ans de bonheur et d'insouciance. C'est qu'enfin il en est des choses du cœur comme des choses de l'imagination.

N'est-ce pas que vous avez dû souvent, dans les jours d'été, contempler vers le soir le soleil qui s'accoude au bord de l'horizon de pourpre ensanglanté et quelle magnifique beauté, quel charme profond n'avez-vous pas trouvé à ces nuances variées et miroitantes dont il habille la nature et les cieux ! Les ruisseaux et les gouffres boivent sa lumière avec avidité, les nuages s'en saturent, les fleurs penchées comme pour dormir

l'absorbent et s'en grisent. Vous avez vu les vagues de la mer chuchoter le dernier baiser du soleil à leurs sœurs qui le rendaient aux rives. Et tous les soirs ainsi, durant des semaines et des mois, vous êtes venue assidûment sur la grève écouter cette monotone cantilène de la mer qui pleure à l'astre du jour, qui sombre lentement dans sa large alcôve d'azur, d'or et de feu ! Vous vous êtes fait une habitude de ce tableau grandiose et vous ne songez guère que l'orage peut surgir et changer ce riant spectacle en une scène de désastre et d'horreur. Mais que soudain des groupes de nuages lourds et noirs accourent en un coin de l'horizon bleu ; que le vent pris de vertige les pousse et les entasse comme un troupeau de daims affolés ; que la mer se creuse en abîmes, qu'elle se couvre de naufrages et de débris et que ses vagues blanchies viennent rugir sur la grève soufletée ; que des sillons de feu, rouges, jaunes ou violets, crèvent les nues sombres et déchainent les grondements du tonnerre et les colères de la pluie ; que les arbres soient brisés, les moissons annéanties et les chemins dévastés, ou seront alors vos émotions ressenties de nombreuses fois au bord des grèves chantantes, sous un ciel paisible et pur ? N'est-ce pas que cette tempête vivra plus longtemps en vous que le souvenir de vos jours de tranquillité et d'enchantement, si toutefois elle ne l'efface pas entièrement ?...

Voyez-vous encore, aux jours d'hiver, ces couples enlacés auprès d'un feu pétillant. Comme ils suivent des yeux les caprices de la flamme qui serpente autour de la grille ou s'engouffre dans la cheminée avec un bourdonnement dolent et grave ; comme ils écoutent, entre le bruit joyeux de leurs baisers, le craquement sonore des tisons qui se fendillent sous une combustion ardente. Et jusqu'à ce que la dernière langue de feu agonise dans un dernier spasme, jusqu'à ce que la braise disparaisse sous la cendre, ils restent là rapprochés, frémissants et heureux. Ils couvent mille projets, dorlotent des rêves, de leurs désirs font des espérances, escomptent l'avenir, comme des enfants et devant cette moitié de nuit si doucement envolée ils savourent d'avance les mystères et les extases de l'autre moitié. Jusqu'à la fin des jours de neige et de frimas ils ont ainsi goûté ce que la vie a pour nous de plus exquis — une félicité partagée. Mais toutes ces soirées sans clameur, suaves et prolongées s'évanouiront comme un rêve à la vue d'un incendie où la flamme qui siffle et que le vent chasse en tourbillons s'enroule autour des piliers, ronge et dévore les ais et les fenêtres ; où les charpentes consumées ont de longues plaintes et des cris aigus avant de rompre et s'effondrent enfin avec fracas ; où les murs encore debout, et qu'on dirait une porte de l'enfer ouverte vomissent à la face du ciel une noire colonne de cendre et de fumée ! Ce sinistre fera une impression durable sur leur imagination et le temps ne saurait l'atténuer.

C'est encore pour la même raison que vous retiendrez très longtemps un danger que vous avez couru, un accident qui a failli vous coûter la vie, un moment d'adieu ou un de ces jours de deuil où l'âme semble devoir succomber sous le coup qui la frappe. Sans doute vous gardez en vous le souvenir de tendres félicités, souvenir qui vous berce dans un rêve fait à la fois de regrets et d'aspirations. Mais ce souvenir d'abord vivace en vous pâlit peu à peu, se perd dans les brouillards de l'oubli comme sous la distance et la brume disparaît une voile que l'on suit des yeux sur la mer où la brise l'emporte. C'est que les joies glissent sur l'âme et que la douleur l'écorche en passant ! Oui, les déceptions creusent un profond sillon au cœur de ceux qui les éprouvent et l'heure où vous avez senti tous vos songes s'enfuir comme un vol d'oiseaux effrayés, où vos rêves se seront heurtés à l'angle du temple de la nécessité ; l'heure de ce naufrage où vous n'avez pas même sauvé l'espérance d'espérer encore ; cette heure où vous vous êtes vu seul, isolé, sans foyer comme sans amis, meurtri et sans courage vous est présente à l'esprit jusque dans ses moindres détails. Vous pouvez égrèner un à un les sentiments qui vous ont assaillis ; rien ne vous échappe. Comme vous vous cramponniez à la moindre pensée de salut ; comme vous avez pleuré, le front dans vos mains et les

coudes sur la table, et toute la nuit peut-être vous donniez à vos projets croulés, à vos châteaux renversés vos sanglots comme glas funèbre ! Comme votre courage a faibli, comme le cœur vous a manqué ! Le ciel vous semblait injuste ou sévère ; Vous avez failli blasphémer ; vous avez même voulu mourir et si vous vous le rappelez si bien c'est que les sourires passent et que les blessures demeurent, c'est que le bonheur à l'aile rapide et les pieds légers et que la souffrance a le pas lourd et la main rude.

Habituez-vous donc à déguster longuement, à savourer en gourmets, jusqu'à la dernière goutte, ce qui nous est versé de joies et de jouissances. Et ainsi nous serons forts quand viendront les mauvais jours. Emplissons notre âme de choses senties et aimées et nous pourrons dire aux années écoulées, quelque soit le présent :

Mon cœur a plus de feu que vous n'avez de cendre,
Mon âme a plus d'amour que vous n'avez d'oubli.

Dr R. Chevreux

Juillet 1890.

NOS GRAVURES

1814

Le "1814" de M. Meissonier, dit *Le Monde Chrétien*, de Paris, attire en ce moment la foule au Salon du Champ-de-Mars, après avoir été l'un des grands attrait de l'Exposition centennale l'an dernier. L'œuvre n'est pas nouvelle pourtant, puisque sa première apparition remonte au Salon de 1864 ; d'où vient donc cette curiosité du public ?

Elle est la conséquence du prix fantastique que vient d'être payée cette toile, dont M. Chauchard s'est rendu acquéreur pour la bagatelle de 850,000 francs !!! Jamais tableau ne fut acheté un tel prix du vivant de l'artiste ; la *Madone de Bleinheim* fut vendue 1,200,000 francs, il y a quelques années, mais comme chacun sait Raphaël est mort depuis longtemps ; l'*Angelus* de Millet, dont les enchères récentes firent grand bruit, n'atteignit que 500,000 francs ; où s'arrêtera-t-on dans cette voie ? Pour peu que cela continue, il n'y aura que les princes et les millionnaires qui pourront s'offrir le luxe de quelques centimètres carrés de toile recouverte de peinture, le cadre seule restera abordable aux petites bourses.

Malgré les défauts de détail assez nombreux, l'impression générale de l'œuvre de M. Meissonier est saisissante. Le drame lugubre de la campagne de France se déroule dans un espace de deux pieds carrés. Sous un ciel gris, dans un chemin détrempe par la neige fondue, l'Empereur s'avance, sombre et triste ; Ney, presque soucieux, chevauche à côté de Berthier harassé de fatigue et de froid, l'armée suit dans un désordre qui sent la défaite et le découragement.

L'ensemble constitue une des plus belles pages qu'ait signées M. Meissonier, mais tout en comprenant le désir qu'éprouve un millionnaire de la posséder, il nous semble que 850,000 francs est une fort jolie somme.

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC

Nous publions aujourd'hui parmi nos gravures une vue de la nouvelle église St-Jean-Baptiste, certainement un des plus beaux temples religieux du Canada.

C'est un véritable honneur pour la vieille et historique cité de Champlain de le posséder.

Les paroissiens et le curé méritent des éloges pour l'esprit de foi qu'ils viennent de montrer en cette circonstance.

La nouvelle église occupe le site de l'ancienne, incendiée le 9 juin 1881, c'est-à-dire l'arrondissement compris par les rues St-Jean, Deligny, d'Aiguillon et Ste-Claire.

Notre gravure est d'après une photographie de Mme Ste-Hilaire, 220, rue St-Jean, Québec.



LE JARDIN

Je passais, — j'entendis de la route poudreuse
Que derrière le mur on riait aux éclats, —
Et je poussais la porte. — A travers les lilas,
Voici ce que je vis dans la maison heureuse :

Un tout petit enfant essayait au jardin,
Au doux enchantement de sa mère ravie,
Dans le parterre en fleur et sur le gazon fin,
Ses pas, — les premiers pas qu'il eût faits dans sa vie.

Cher amour ! il allait tout tremblant, il allait
Avançant au hasard son pied mignon et frêle,
Hésitant et penché, si faible qu'il semblait
Que le papillon dût le renverser de l'aile ;

Impatient pourtant, égratignant le sol
De son pas inquiet, avec l'air leur étrange
Et les très mussements d'oiseau qui prend son vol....
Dans les petits enfants, il reste encor de l'ange !

Et lui, se pâmant d'aise à ce monde inconnu,
Suivait l'oiseau qui vole ou parlait à la rose,
Et tout en gazouillant quelque charmante chose,
Ouvrait toujours plus grand son œil ingénu.

Et l'on voyait alors les splendeurs de l'espace,
Et les can leurs du ciel et les gaietés de l'air,
Et faire ce qui lait et passer ce qui passe
Dans le tout petit ciel de cet œil par et clair,

Parfois, il s'arrêta, tournait un peu la tête
Vers sa mère orgueilleuse et toute à l'admiration,
Et repétait avec de grands rires de fêtes,
Ces rires si joyeux qui vous en font pleurer !

Oh ! la mère, elle était à ne pouvoir décrire
Avec son geste avide, anxieux, étonné,
Et de tout son amour couvrant son nouveau-né,
Et marchant de son pas et riant de son rire !

Elle suivait ainsi courbée et pas à pas,
Regardait par instant, dans un muet délire,
Un homme assis plus loin, et qui feignait de lire,
Et soupirait, — croyant qu'on ne le voyait pas ;

Peut-être le mari, sans doute le père,
Qui tâchait de porter l'ivresse dignement,
Et dont les doux regards allaient furtivement
De la mère à l'enfant, de l'enfant à la mère.

Et par ce beau soleil flottait sur tout cela
Je ne sais quoi d'ému que le printemps apporte....
J'entendis le Bonheur murmurer : "Je suis là !"
Et je sortis rêveur — en fermant bien la porte.

EDOUARD PAILLERON.

DEUX JOURS AU LAC DESRIVIÈRES

(Suite et fin)

Le tonnerre grondait toujours, mais en s'éloignant, et le vent, qui gémissait tristement à présent au lieu de mugir avec fureur, annonçait la fin de la tempête. Une demi-heure après, un calme si profond se fit que nous entendions les gouttes de pluie qui, de feuille en feuille, retombaient sur le sol. Les grenouilles bœufs recommencèrent leurs coassements monotones, les oiseaux, leurs concerts harmonieux : tous les hôtes de la forêt saluaient, chacun à leur manière le retour du beau temps. Heureusement que notre provision d'étoffe du pays n'était pas épuisée ; nous en avions grandement besoin pour combattre l'humidité extérieure et nous remonter le moral. Après que chacun de nous eût caressé amoureuxment notre gourde, nous nous mîmes en devoir de faire du feu et de préparer notre repas, car nos estomacs, après tant d'émotions violentes, criaient famine. Or, lorsque nous fûmes suffisamment lestés, mon frère se mit en quête de gibiers à poils, car il ne désespérait pas encore de sa vieille carabine ; mon beau-père se chargea de faire notre provision de combustible pour la nuit. Resté seul au camp, j'installai mes engins de pêche et me proposai de capturer maintes truites. Une demi-heure ne s'était pas encore écoulée depuis le départ de mes compagnons que j'avais déjà retiré des profondeurs du lac, cinq

magnifiques poissons dignes de figurer sur la table d'un prince.

Le père sa provision de bois faite, était allé au devant de notre chasseur. Depuis quelque temps déjà, le soleil avait disparu à l'horizon ; la nuit commençait à étendre son voile ténébreux sur la forêt, et les eaux tranquilles du lac, qu'aucune brise n'effleurait, paraissaient noires comme de l'encre. Les wawarons (*Rana mugiens*) recommençaient leurs coassements monotones. Un des plus vieux donna le ton, avec sa voix de basse taille, puis vinrent les témoins ; les jeunes, avec leur voix de fausset, complétèrent le concert, qui ne manquait pas de charmes et d'harmonie. Une sourde rumeur commençait à se faire entendre sous la feuillée ; les hôtes de la nuit, aux formes fantastiques, quittaient déjà leurs sombres retraites, à la recherche d'une proie. Une nouvelle vie mystérieuse et pleine d'embûches, succédait à la vie bruyante et ensoleillée, aux concerts harmonieux du jour. Au loin tout à l'entour du lac, les arbres commençaient à se confondre avec les ondes et formaient une ceinture de verdure sombre.

Je fus tiré de la douce rêverie dans laquelle j'étais plongé par la voix peu harmonieuse de mon frère, qui chantait à plein poumons "La cantinière du régiment" composée par un soldat du 65^e, et qui renferme autant de couplets qu'il y avait de troupiers dans le régiment. Le premier dédié au colonel, se lisait comme suit :

"La cantinière a un beau toupet ; (bis)
Cela dépend du colonel Ouimet ; (bis)
Le colonel Ouimet est militaire,
Vive la jolie cantinière ;
Gauche, droite, tire à côté
La cantinière du quartier.

Il s'interrompit brusquement au beau milieu du troisième couplet qui promettait bien. Un coup de fusil, répercuté longuement par les échos d'alentour, retentit presque aussitôt dans la forêt. J'escaladai lestement le talus au pied duquel je me trouvais ; il me tardait de savoir si la vieille carabine avait été plus heureuse cette fois, si notre chasseur avait trouvé à qui parler.

A peine étais-je parvenu au sommet que j'entendis distinctement le bruit d'une course échevelée à travers bois, et quelques instants après, je vis apparaître mes deux compagnons, dont les traits respiraient une grande frayeur. En m'apercevant, ils me crièrent de les suivre si je tenais à la vie ; mais quant à les imiter, je n'en avais nulle envie ; il m'eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre mon frère, qui nageait vigoureusement dans la direction de l'île, et j'aurais été embarrassé pour en faire autant. Le père, qui comme moi, ne savait pas nager, s'était arrêté à mi-chemin, ayeant de l'eau jusqu'au cou.

Un bruit de branches cassées, venant du taillis voisin, m'annonça qu'il était grandement temps de prendre une décision. Il me répugnait du reste, souverainement de me trouver en tête à tête et sans armes, avec maître Martin. De lui échapper par la fuite, il n'y fallait pas songer ; je ne me sentais pas de force à lutter de vitesse avec un si redoutable adversaire. En désespoir de cause, je grimpai lestement dans un sapin haut et touffu qui se trouvait sur le bord du lac, et me cachai de mon mieux dans l'épaisseur du feuillage.

De mon poste élevé j'explorai anxieusement les lieux environnants ; dans la demi-obscurité qui régnait en ce moment, il me semblait apercevoir, sur la lisière du bois, la sombre silhouette de l'ours, qui paraissait être d'une grosseur prodigieuse. Le feu de notre campement devait avoir pour effet de le tenir à distance car il ne bougeait plus.

Un beuglement long et plaintif, paraissant venir du même côté, me fit avoir des doutes sur l'identité de notre ennemi ; s'étant rapproché quelque peu et se trouvant maintenant dans le cercle de lumière, je reconnus bientôt que notre prétendu ours était tout simplement une génisse, du plus beau noir, qui probablement s'était fourvoyée. Je dégringolai de mon arbre et m'empressai de rassurer le père, qui ne se décida à atterrir que lorsque je lui eus donné de visu la preuve de notre erreur. Mon frère, que nos éclats de rire rassuraient complètement, nous eut bientôt rejoints.

Cette dernière alerte combla la mesure et nous fit prendre en aversion le lac Desrivères, que

nous trouvions si pittoresque et si beau la veille. Comme la lune apparaissait à ce moment à l'horizon, nous nous empressâmes de plier armes et bagages — ce qui ne fut pas difficile et pour cause, — pour retourner dans le Trousnack à la faveur de la nuit, sans scandaliser par notre demi-nudité le beau sexe du voisinage et devenir la risée de ceux qui, la veille, nous avaient vus partir si bien lestés et si joyeux.

Après avoir marché à travers bois jusqu'à deux heures du matin, nous nous retrouvâmes sur les bords du même lac que nous venions de quitter. Il fallut bon gré mal gré attendre le jour pour nous orienter. Lorsque l'aurore de cette longue nuit apparut enfin, nous repartîmes de nouveau et finîmes par retrouver notre chemin. A l'apparition des premières maisons nous fîmes halte, pour aviser au moyen de compléter le costume du père, à qui il manquait, comme vous le savez, ce vêtement indispensable, que nous appelons culotte ou pantalon. Je fus obligé de lui prêter ma chemise qu'il s'enroula autour des reins. Nous marchâmes ensuite à la file indienne, moi en tête, le parapluie ouvert, pour cacher s'il est possible, notre piteux état et notre identité. Arrivés à la première maison nous nous mîmes de front, notre riflard tourné vers elle. Malheureusement cet excès de précaution même, nous fut fatal, car nous n'étions pas encore parvenus à la seconde qu'une demi-douzaine de bambins qui s'ébattaient joyeusement dans le chemin s'enfuirent épouvantés et allèrent donner l'alarme. Aussitôt portes et fenêtres se fermèrent avec fracas ; nul doute qu'on nous prenait pour des fous échappés de quelque asile, ou tout au moins pour des êtres dangereux, car cinq ou six hommes sortirent bientôt des maisons environnantes, avec l'intention évidente de nous capturer ; ils étaient armés de gourdins et l'un d'eux tenait à la main un paquet de cordes. Devant cette attitude hostile, nous primes nos jambes à notre cou et détallâmes à travers champs comme si nous eussions eu à nos trousses tous les diables de l'enfer. Le père, que ma chemise gênait pour courir, s'en débarrassa prestement et prit une allure si rapide que nous eûmes peine à le suivre. En jetant un regard derrière moi je m'aperçus avec effroi que nous perdions du terrain et que le nombre de nos poursuivants s'était augmenté de 3 ou 4, dont une femme, armée d'un balai et qui poussait des cris de paon. Deux chiens, qui, heureusement pour nous, étaient de petite taille, s'étaient mis de la partie et retardaient beaucoup notre course. Nous nous dirigeâmes en droite ligne vers la demeure de mon oncle, qui par bonheur se trouvait peu éloignée. Une couple d'arpents nous séparaient encore de ceux qui étaient à nos trousses, lorsque nous fîmes si brusquement irruption dans l'unique appartement qui composait le logis, que ma tante, affolée, et ne nous reconnaissant point, escalada l'appui d'une fenêtre et s'enfuit en poussant des cris perçants tandis que les enfants, à demi morts de frayeur, se blottirent sous les lits. Nous escaladâmes l'échelle qui sert à monter au grenier et baricadâmes solidement la trappe. Il était temps car une vingtaine d'hommes, femmes et enfants se trouvèrent bientôt réunis autour de la maison et faisaient un vacarme épouvantable nous criant sur tous les tons et de toutes les manières de capituler.

Le père, après avoir complété son costume à même les défroques suspendues dans notre réduit, ouvrit l'unique fenêtre qui s'y trouvait pour parlementer. Il n'eut point le temps de placer un mot car son apparition fut saluée par d'homériques éclats de rire. Cette explosion de gaieté nous rassura complètement, aussi nous empressâmes-nous de sortir de notre forteresse improvisée pour invectiver contre nos acharnés chasseurs qui nous avaient enfin reconnus.

Pas n'est besoin d'ajouter, amis lecteurs qu'après avoir complété notre garde-robe, nous embarquâmes dans le premier train à destination de Montréal et que nous arrivâmes chez nous honteux et confus jurant, mais un peu tard qu'on ne nous y prendrait plus.

J. S. V. Du Saul

TYPES ET RACES

LES CINGHALAIS

Les habitants de l'île Ceylan qui doivent leur nom de Cinghalais à une des anciennes dénominations de leur île, Cinghala, ne sont séparés du territoire asiatique que par le détroit de Palk, d'une largeur relativement minime. Malgré cette proximité ces habitants présentent des caractères typiques qui les distinguent des Indous du continent.

La taille des Cinghalais, quoique très harmonieuse de proportions, ne dépasse guère la moyenne. Leur configuration physique les rattache à la grande famille aryenne. Même ovale du visage, mêmes traits délicats et efféminés. Leurs cheveux fins, lisses, doux, toujours noirs, comme leurs yeux, et conservés dans leur longueur, sont relevés sur le sommet de la nuque en manière de chignon, retenu par un énorme peigne d'écaille. La partie supérieure de ce peigne, artistement ouvree, dépasse le haut de la tête. Un autre peigne, plus petit, semi-circulaire, comme en ont chez nous les petites filles, ramène les cheveux en arrière du front. Ce peigne est un signe distinctif de la race. Le Cinghalais le plus civilisé tient à honneur de le garder. Il revêt au besoin le costume européen, mais ne quitte pas ses peignes. Il reste toujours et quand même l'homme aux cheveux de femme, appellation par laquelle, il y a plus de dix-sept siècles, Ptolémée désignait les habitants de Ceylan.



LES CINGHALAIS. — Le peigne est le signe distinctif de la race

La tête des Cinghalais est gracieuse, jolie même, surtout depuis les croisements fréquents avec les Tamouls et les Arabes. Toutefois leur regard conserve cette sorte de timidité inquiète, résultat des coutumes oppressives de l'Orient. Chose rare, ils allient une imitation vive à une gravité de pensée étonnante. Qualité énorme, grand défaut aussi, car cette imagination constamment infixée, toujours égarée sur tout et partout, les habitue à se soumettre sans résistance aux événements et à apprécier les choses plus par l'impression ressentie à la minute présente que par un raisonnement serré, suivi et logiquement déduit. De là ce vague, ce manque de précision dans leurs idées. D'ailleurs, à la timidité du regard, deux traits caractéristiques se rattachent : une grande douceur et un manque total d'énergie. Est-ce le climat qui le veut ? Peut-être. Mais jusqu'à ce jour rien n'a pu vaincre la mollesse, l'insouciance, la paresse même des Cinghalais. Ces défauts s'accroissent d'un manque de franchise, de bienveillance et de générosité, conséquence naturelle d'une longue succession de gouvernements tyranniques et d'une absence de contact avec les étrangers, due à la configuration topographique de leur île.

Depuis que les Européens fréquentent, vivent et colonisent à Ceylan, l'intelligence des Cinghalais s'est accrue ; seulement, cet accroissement n'a servi qu'à augmenter leur pusillanimité un peu basse et à développer leurs instincts de ruse.

Le costume national, bien en rapport avec le climat, se conforme aussi aux habitudes indolentes et casanières de ce peuple. Il consiste principalement en un *cowboy*, simple morceau d'étoffe blanche ou de couleur dont ils roulent une partie autour de leurs reins et laissent tomber l'autre jusqu'aux pieds. La vivacité des tons du *cowboy* relève les chaudes tonalités de leur peau qui rappellent, à s'y méprendre les plus beaux échantillons de bronze florentin. Les "bourgeois" et les Cinghalais des côtes complètent cet accoutrement primitif en enfermant leurs jambes dans un fourreau étroit et en vêtant leur torse d'une petite veste blanche ouverte sur la poitrine. La tête reste toujours découverte, les pieds le plus souvent nus et à leurs oreilles pendent de larges boucles. Les nobles remplacent la veste par une jaquette droite boutonnée jusqu'au cou et chaussent leurs pieds de bas et de pantoufles. Des lois somptuaires déterminent au reste le vêtement spécial à chaque classe de la société, malgré l'abolition des castes prononcée par le gouvernement anglais.

Quant aux femmes, elles se distinguent des hommes par l'absence complète des deux peignes d'écailles traditionnels et par la substitution, à la veste, d'une légère camisole fermée sur la poitrine, mais assez courte pour laisser à nu le haut des hanches et la chute des reins. Cette différence insensible dans le costume et cette absence de peignes donnent souvent lieu aux quiproquos les plus bizarres. Que de fois n'a-t-on pas vu des étrangers, peu au courant de cette popularité, débarquer à Ceylan et se précipiter à la suite d'un homme avec l'espérance intime de voir au plus vite une jolie Cinghalaise ! Quel désenchantement lorsque le poursuivi se retourne et montre au poursuivant un visage mâle orné d'une superbe barbe noire !

La langue cinghalaise n'est pas un idiome, mais bien une langue particulière ne dérivant ni du sanscrit ni du pali, et certainement aussi ancienne que ces deux-là, puisque Mihindo, trois siècles avant notre ère, prêchait déjà les doctrines bouddhistes en langue cinghalaise. Toutefois, on parle aujourd'hui à Ceylan la langue élou, dans laquelle ce qui a rapport aux besoins quotidiens s'exprime avec des mots cinghalais, tandis que ce qui touche à la religion est désigné par des mots pali, entremêlés d'expressions telougoues introduites durant la monarchie malabare. L'élou est d'une grande richesse, d'une élégance incontestable et bien plus douce que les langues du sud de l'Inde, malgré la prédominance des sons gutturaux. L'écriture en est phonétique, ce qui suffirait à nous donner une idée de la haute civilisation antérieure.

La religion dominante est le bouddhisme, celui qu'on retrouve dans la presque île Indo chinoise et dans le sud de la Chine.

Aujourd'hui les Cinghalais des côtes commencent à s'adonner, tant bien que mal, au commerce et à l'industrie. Ceux des montagnes montrent toujours une répulsion native pour ce genre d'occupation. Gardant pour leurs chefs nationaux le respect d'autrefois, ils demeurent attachés à leurs anciens usages, se dérober autant que possible à tout commerce avec les colons anglais, cachant leurs villages loin des sentiers battus, en pleine jungle. L'aspect d'une rivière là où rien ne la faisait supposer, et la présence de quelques cimes de cocotiers, dénotent seules l'existence d'habitations humaines.

Il faut espérer qu'avec le temps cette attitude farouche perdra de son absolutisme. Les bienfaits tout au moins matériels des relations internationales, solliciteront peut-être ces enragés de solitude. Il ne faut pas se dissimuler, cependant, la lenteur inévitable et démesurée de cette action. La nature, en effet, a rassemblée à profusion tant de richesses à Ceylan, que les rapports d'homme à homme ne se présentent point comme nécessaires, bien qu'ils puissent être assurément utiles au bonheur de tous.

FRÉDÉRIC DIDLAVE.

Le but du flatteur est de plaire ; celui de l'ami est de se rendre utile.

L'amour-propre est flatté des hommages, la vanité les publie.

La fin ne justifie pas les moyens ; on n'arrive pas au bien par le mal.

LA MODE

On aura beau faire, les jupes droites sont et seront encore pour quelque temps les préférées ; mais on commence, il est vrai, à les faire bouffer légèrement sur les hanches et à les garnir du bas, soit par de ruchés ou volants de soie déchiquetée, soit par de la dentelle noire, ou encore on les orne de draperies relevées par des choux de velours, de ruban piqués de distance en distance.

Les jupes de taffetas glacé se garnissent beaucoup de hauts volants froncés, en tulle à pois ou dentelle noire ; un volant de cette même dentelle forme aileron sur les épaules. Cela nous sort un peu de l'uniformité des robes plates, et cette nouvelle garniture de corsage donne à celles qui n'aiment pas sortir complètement en taille l'illusion d'un mantelet de dentelle.

La batiste et la mousseline se portent de plus en plus ; jamais on n'en avait vu une telle quantité et de tons si ravissants, rosé, bleuté, mauve jaune, etc. ; sur les toilettes claires, la dentelle noire fait surtout un bien joli effet.

J'ai vu une robe de batiste rosée ornée de deux volants de dentelle noire ; sur le corsage, l'arrangement de dentelle formait genre fichu Mari Antonette ; c'était charmant et bien facile à organiser soi-même sur n'importe quelle toilette d'été.

La vogue des colerettes de tulle, tours de cou en plumes d'autruche ou plumes de coq de toutes couleurs, va en augmentant ; on noue ces boas derrière le cou avec de longs rubans appelant l'ancien "suivez-moi". C'est seyant, mais bien chaud ; la mode a des exigences auxquelles la coquetterie nous fait soumettre et qui ne sont guère de saison.

Bien d'entre vous, chères lectrices, aimez, je suis sûre, quand vous êtes à la campagne, faire vous-mêmes votre cueillette de fleurs ou de fruits ; il vous faut pour cela avoir un charmant petit tablier qui préservera votre robe. Vous le garnirez de plusieurs pochettes dans lesquelles vous pourrez déposer votre récolte, et vous le ferez en batiste ou fine toile écarlate, orné de broderie russe. Ces tabliers se font de mille formes différentes ; c'est un charmant travail que toute femme voudra arranger elle-même à sa fantaisie, en lui donnant son goût particulier.

MARJOLAINE.

NOUVELLES A LA MAIN

Petite devinette :

— Quel rapport y a-t-il entre un afficheur, un chemisier et un jeune élève ???

— ???

— L'afficheur travaille dans les *colles*, le chemisier dans les *cols*, l'élève dans l'*école*.

* *

La leçon d'histoire. L'élève (lisant) :

— Lorsque les anciens Romains sentaient leur fin prochaine, ils se drappaient dans leur toge et attendaient la mort.

Au professeur. — Et si elle ne venait pas ?

Le maître :

— Eh bien ! alors ils se déshabillaient !

* *

Un monsieur vient de faire sa demande en mariage :

— Vous voulez épouser une de mes filles ?

— Oui, monsieur, c'est mon vœu le plus cher.

— Je donne 50,000 francs de dot à la plus jeune, 100,000 à la seconde et 150,000 à l'aînée.

— Vous n'en auriez pas une plus âgée, par hasard ?

* *

Dans un groupe.

Je me déguiserais bien, mais on me reconnaîtrait, fait un monsieur aux apparences naïves.

— Si vous voulez suivre mon conseil, vous pouvez très bien vous déguiser sans craindre cet inconvénient, réplique un autre.

— Dites ?

— Prenez un air intelligent !

Tête du monsieur.

A L'ÉTRANGER

Dans une récente chronique, il était question des femmes électeurs et conseillères municipales. Être électeur et même conseiller municipal, cela ne demande pas tout l'esprit du monde ; je ne vois pas pourquoi les femmes ne seraient pas aptes à gérer les affaires communales, puisqu'elles savent, d'ordinaire bien administrer leurs affaires domestiques.

Mais voici qu'on nous cite des exemples qui militent plus fortement en faveur de l'égalité des sexes devant la loi. Ce n'est plus en Amérique, mais en Angleterre, qu'une jeune fille vient de battre tous ses concurrents dans un concours, et dans un concours de mathématiques, science à laquelle on croyait jusqu'ici l'entendement féminin peu ouvert.

A Cambridge, les étudiants terminent leurs études par un examen sur les hautes mathématiques, qui sont en grand honneur dans cette Université. Cette année, le prix, comme d'ordinaire, a été donné à un étudiant, car les jeunes filles ne prennent part au concours que d'une façon platonique, mais les examinateurs ont proclamé que, sans la rigueur des règlements, ils eussent accordé la palme à miss Fawcett, une gracieuse étudiante.

Déjà, il y a trois ans, miss Ramsay avait obtenu semblable succès sur le terrain de la culture classique. Mais le triomphe de miss Fawcett dans le domaine des mathématiques est plus probant en faveur des aptitudes féminines.

N'est-il pas singulier d'entendre les juges d'un tournoi, en nommant le vainqueur, déclarer qu'une femme l'a pourtant vaincu ? Et, pour peu que ce vainqueur ait l'âme bien placée, quelle humiliation de ne devoir sa place qu'à la barbe de son menton.

Toujours est-il, mesdames, que votre cause est en bonne voie de l'autre côté de l'Atlantique. Déjà les femmes ont pénétré dans les Conseils scolaires et les Conseils communaux ; elles siègent de fait dans les Conseils de comté ; elles prouvent maintenant qu'elles peuvent rivaliser non sans succès avec le sexe fort, dans les luttes de l'esprit où les qualités soi-disant viriles, sont les plus nécessaires ; elles auront bientôt forcé toutes les portes.

Réjouissez-vous donc !... Mais non ! La femme française, heureusement, n'aspire pas à devenir bas-bleu : elle a mieux à faire que cela et c'est, je crois, à son rôle dans notre société que notre race doit ses qualités de générosité, de goût et de distinction.

Laissons donc aux Américains et aux Anglais cette chimère de l'émancipation des femmes. Qu'auraient-elles à gagner à ce régime nouveau, sinon la platonique constatation de leurs droits devant la loi. Il y a longtemps qu'un homme d'esprit l'a dit : l'homme a le pouvoir, mais la femme l'exerce.

* * *

C'est toujours de ces Américains qu'il faut parler quand il s'agit de choses gigantesques : ils produisent les plus gros hommes et les plus grands monuments.

L'Autitorium de Chicago est certainement la plus vaste salle de théâtre du monde : elle peut abriter 6,000 spectateurs assis pour une représentation ou 11,000 auditeurs pour une réunion politique.

Dans ce dernier cas, pour peu que l'assemblée soit agitée, elle deviendra facilement orageuse, et si chacun des assistants désire placer son petit mot, mieux vaudra qu'ils parlent tous ensemble, pour en avoir plus vite fini, car il faudrait plus d'une semaine pour accorder la parole pendant une minute seulement à chaque orateur.

Comme le côté pratique n'est jamais oublié là-bas, afin de joindre l'utile à l'agréable, cet immense théâtre est entouré par un hôtel de dix étages ; une tour de huit étages surmonte le monument et porte sa hauteur totale à 240 pieds.

L'organisation intérieure ressemble assez peu à celle de nos hôtels. Représentez-vous l'ahurissement d'un voyageur européen peu au courant des usages américains, qui demanderait, en pénétrant dans ce vaste caravansérail, où est le restaurant. — Au dixième étage, monsieur. — Les gens grin-

cheux croiraient qu'on se moque d'eux. Nullement ; il paraît que grâce à cette disposition on jouit sur le lac d'une vue merveilleuse. Est-il besoin d'ajouter que pour escalader des hauteurs pareilles on use plus de l'ascenseur que de l'escalier.

Les maisons de quatorze étages ne sont au reste pas rares à Chicago et ce n'est qu'en entassant ainsi locataire sur locataire qu'on parvient à obtenir des loyers rémunérateurs dans le centre de la ville, tant le prix du terrain atteint des chiffres excessifs.

* * *

Est-ce la cherté des loyers qui a décidé un original à se construire une véritable maison flottante qui repose sur un radeau de 340 pieds de long sur 170 pieds de large et qu'on peut admirer en ce moment dans les eaux de La Haye ?

La maison paraît-il est luxueusement meublée et le propriétaire qui s'y est installé avec toute sa famille compte entreprendre, sans sortir de chez lui, un petit voyage d'agrément.

En augmentant un peu les proportions du radeau, on aurait pu mettre autour de la maison un potager, un garni, de frais bosquets et un jardin pourager. Et quelles facilités pour la culture ; sans parler de l'eau qu'on a sous la main, le jardinier chef pourrait dire au capitaine : " Si monsieur tient à manger des primeurs de petits pois dans huit jours, il serait prudent de nous rapprocher des pays chauds. "

* * *

Une culture bien menacée d'une ruine prochaine, c'est celle de la province d'Alger et d'une partie de la province d'Oran. Une formidable invasion de criquets se prépare. Européens et indigènes, sacrifiant leur temps et leur peine, luttent avec un égal dévouement pour arrêter le fléau ; rien que sur la commune de Boghari, 8,000 hommes travaillent à la destruction des criquets ; mais leurs légions sont si nombreuses que des fossés de 80 pieds de long sur 7 pieds de large et 4 pieds de profondeur sont comblés en moins d'une heure.

Ce n'est pas en Algérie seulement que ces dévastateurs se montrent cette année en nombre incroyable. Le dernier courrier de Chine arrivé à Marseille, le *Yang-Tsé* a navigué pendant vingt-quatre heures, entre Aden et Suez, au milieu d'un véritable banc de sauterelles d'une étendue de plus de 150 lieues.

Celles-là par bonheur ont eu le sort des Égyptiens poursuivant le peuple de Dieu : la mer Rouge s'est refermée sur elles et leurs cadavres ont servi de régal aux poissons.

* * *

Tout récemment je vous parlais d'un malade menacé par la faculté d'une mort prochaine s'il continuait à fumer et qui brûla quelques milliers de cigares au nez de son médecin.

Aujourd'hui il s'agit d'un Russe nommé Stephan Alexeï qui vient de mourir à l'âge de cent cinq ans. Le pope qui lui donnait les derniers sacrements, admirant cette belle vieillesse, s'informe pour proposer cette vie en exemple aux autres paysans.

— " Pour arriver à ce grand âge, mon brave homme, vous avez sans doute toujours vécu sobrement ? "

— " Hélas ! dit le moribond, depuis quatre-vingt-sept ans je ne me suis jamais couché sans être abominablement gris. "

— " Très peu d'alcool suffisait sans doute à vous mettre en cet état ? "

— " Je n'en supportais pas autant que je l'aurais voulu ; pourtant dans les dernières années j'absorbais chaque jour un litre et demi d'eau de vie de grain avant d'être gris. "

— " Et vous n'avez jamais été malade à ce régime ? "

— " Si fait. J'eus une fois le nez et les oreilles gelés ; mais ce n'était pas la faute de l'alcool il faisait dans la rue un froid de 20° et je n'avais pu regagner mon lit. "

Voilà un exemple consolant pour les ivrognes, et ce centenaire tend à prouver que l'alcool conserve aussi bien l'intérieur qu'à l'extérieur.

S. DU LARY.



LE ROMAN D'UN ENFANT

MA MÈRE

C'est au dernier livre de Pierre Loti : *Le Roman d'un Enfant*, que nous empruntons ce chapitre exquis. Pierre Loti y raconte ses souvenirs d'enfance avec la magie de style qu'on connaît.

Ma mère !... Déjà deux ou trois fois, dans le cours de ces notes, j'ai prononcé son nom, mais sans m'y arrêter, comme en passant. Il semble qu'au début elle n'ait été pour moi que le refuge naturel, l'asile contre-toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie.

Mais je crois que la plus lointaine fois où son image m'apparaît bien réelle et vivante, dans un rayon de vraie et ineffable tendresse, c'est un matin du mois de mai, où elle entra dans ma chambre suivie d'un rayon de soleil et m'apportant un bouquet de jacinthes roses. Je relevais d'une de ces petites maladies d'enfant, — rougeole ou bien coqueluche, je ne sais quoi de ce genre, — on m'avait condamné à rester couché pour avoir bien chaud, et, comme je devinais, à des rayons qui filtraient par mes fenêtres fermées, la splendeur nouvelle du soleil et de l'air, je me trouvais triste entre les rideaux de mon lit blanc ; je voulais me lever, sortir ; je voulais voir surtout ma mère, ma mère à tout prix...

La porte s'ouvrit, et ma mère entra, souriante. Oh ! je la revois si bien encore, telle qu'elle m'apparut là, dans l'embrasure de cette porte, arrivant accompagnée d'un peu de soleil et du grand air de dehors. Je retrouve tout, l'expression de son regard rencontrant le mien, le son de sa voix, même les détails de sa chère toilette, qui paraîtrait si drôle et si surannée aujourd'hui. Elle revenait de faire quelque course matinale en ville. Elle avait un chapeau de paille avec des roses jaunes et un châle en *barège* lilas (c'était l'époque du châle) semé de petits bouquets d'un violet plus foncé. Ses papillotes noires — ses pauvres bien-aimées papillotes qui n'ont pas changé de forme, mais qui sont, hélas ! éclaircies et toutes blanches aujourd'hui — n'étaient alors mêlés d'aucun fil d'argent. Elle sentait une odeur de soleil et d'été qu'elle avait prise dehors. Sa figure de ce matin-là, encadrée dans son chapeau à grand bavolet, est encore absolument présente à mes yeux.

Avec ce bouquet de jacinthes roses, elle m'apportait aussi un petit pot à l'eau et une petite cuvette de poupée, imités en extrême miniature de ces faïences à fleurs qu'ont les bonnes gens dans les villages.

Elle se pencha sur mon lit pour m'embrasser, et alors je n'eus plus envie de rien, ni de pleurer, ni de me lever, ni de sortir ; je me sentais entièrement consolé, tranquillisé, changé, par sa bienfaisante présence...

Je devais avoir un peu plus de trois ans lorsque ceci se passait, et ma mère, environ quarante-deux. Mais j'étais sans la moindre notion sur l'âge de ma mère ; l'idée ne me venait seulement jamais si elle était jeune ou vieille ; ce n'est même qu'un peu plus tard que je me suis aperçu qu'elle était bien jolie. Non, en ce temps-là, c'était elle, voilà tout ; autant dire une figure tout à fait unique, que je ne songeais à comparer à aucune autre, d'où rayonnaient pour moi la joie, la sécurité, la tendresse. D'où émanait tout ce qui était bon, y compris la fois naissante et la prière...

Et je voudrais, pour la première apparition de cette figure bénie dans ce livre de souvenir, la saluer avec des mots à part, si c'était possible, avec des mots faits pour elle et comme il n'en existe pas ; des mots qui à eux seuls feraient couler les larmes bienfaisantes, auraient je ne sais quelle douceur de consolation et de pardon ; puis renfermeraient aussi l'espérance obstinée, toujours et

malgré tout, d'une réunion céleste sans fin... Car, puisque je touche à ce mystère et à cette conséquence de mon esprit, je vais dire ici en passant que ma mère est la seule au monde de qui je n'ai pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais. Avec d'autres créatures humaines, que j'ai adoré de tout mon cœur, de toute mon âme, j'ai essayé ardemment d'imaginer un après quelconque, un lendemain quelque part ailleurs, je ne sais pas quoi d'immatériel ne devant pas finir ; mais non, rien, je n'ai pas pu — et toujours j'ai eu horriblement conscience du néant des néants, de la poussière des poussières. Tandis que, pour ma mère, j'ai presque gardé intactes mes croyances d'autrefois. Il me semble encore que, quand j'aurai fini de jouer en ce monde mon bout de rôle misérable ; fini de courir, par tous les chemins non battus, après l'impossible ; fini d'amuser les gens avec mes fatigues et mes angoisses, j'irai me reposer quelque part où ma mère, qui m'aura devancé, me recevra ; et ce sourire de sereine confiance, qu'elle a maintenant, sera devenu alors un sourire de triomphante certitude. Il est vrai, je ne vois pas bien ce que sera ce lieu vague qui m'apparaît comme une pâle vision grise, et les mots, si incertains et flottants qu'ils soient, donnent encore une forme trop précise à ces conceptions de rêve. Et même (c'est bien enfantin ce que je vais vous dire là, je le sais), et même, dans ce lieu, je me représente ma mère ayant conservé son aspect de la terre, ses chères boucles blanches, et les lignes droites de son profil, que les années m'abiment peu à peu, mais que j'admire encore. La pensée que le visage de ma mère pourrait un jour disparaître à mes yeux pour jamais, qu'il ne serait qu'une combinaison d'éléments susceptibles de se désagréger et de se perdre sans retour dans l'abîme universel, cette pensée, non seulement me fait saigner le cœur, mais aussi me révolte, comme inadmissible et monstrueuse. Oh ! non, j'ai le sentiment qu'il y a dans ce visage pâle quelque chose d'à part que la mort ne touchera pas. Et mon amour pour ma mère, qui a été le seul stable des amours de ma vie, est d'ailleurs si affranchi de tout lien matériel, qu'il me donne presque confiance, à lui seul, en une indestructible chose, qui serait l'âme ; et il me rend encore, par instant, une sorte de dernier et inexplicable espoir...

Je ne comprends pas très bien pourquoi cette apparition de ma mère auprès de mon petit lit de malade, ce matin, m'a tant frappé, puisqu'elle était presque constamment avec moi. Il y a là encore des dessous très mystérieux ; c'est comme si, à ce moment particulier, elle m'avait été révélée pour la première fois de ma vie.

Et pour quoi, parmi mes jouets d'enfants conservés, ce pot à l'eau de poupée a-t-il pris, sans que je le veuille, une valeur privilégiée, une importance de relique ? Tellement qu'il m'est arrivé, au loin, sur mer, à des heures de danger, d'y repenser avec attendrissement, et d'en le revoir, à la place qu'il occupe depuis des années, dans une certaine petite armoire jamais ouverte, parmi d'autres débris ; tellement que s'il disparaissait, il me manquerait une amulette que rien ne me remplacerait plus.

Et ce pauvre châle de barège lilas, reconnu dernièrement parmi des vieilleries qu'on voulait donner à des mendiants, pourquoi l'ai-je fait mettre de côté comme objet précieux ?... Dans sa couleur, aujourd'hui fanée, dans ses petits bouquets rococo d'un dessin indien, je retrouve encore comme une protection bienfaisante et un sourire, je crois même que j'y retrouve du calme, de la confiance douce, presque de la foi ; il s'en échappe pour moi toute une émanation de ma mère enfin, mêlé peut-être aussi à un regret mélancolique pour ces matins de mai d'autrefois qui étaient plus lumineux que ceux de nos jours...

En vérité, je crains qu'il ne paraisse bien ennuyeux à beaucoup de gens ce livre — le plus intime d'ailleurs que j'aie jamais écrit.

En le notant, au milieu de ces calmes des veillées qui sont favorables aux souvenirs, j'ai constamment présente à ma pensée l'exquise reine à laquelle j'ai voulu le dédier ; c'est comme une longue lettre que je lui adresserais, avec la certitude d'être compris jusqu'au bout, et compris même au delà, dans ces dessous profonds que les mots n'expriment pas.

Peut-être comprendront ils aussi, mes amis inconnus, qui me suivent avec une bonne sympathie lointaine. Et du reste tous les hommes qui chérissent ou qui ont chéri leur mère ne souriront pas des choses enfantines que je viens de dire, j'en suis très sûr.

Mais, pour tant d'autres auxquels un pareil amour est étranger, ce chapitre semblera certainement bien ridicule.

Ils ne s'imaginent pas, ceux-ci en échange de leur assuagement d'épaules, tout le dédain que je leur offre.

PIERRE LOTI.

AU PARC SOHMER

— Où irons-nous ce soir ? me demanda M. G..., mon beau frère, vendredi dernier, le 11 juillet.

— Si vous le voulez bien, allons faire un tour au Parc Sohmer, répondis-je.

J'étais en visite chez M. G... depuis quelques jours. J'avais déjà visité les endroits les plus intéressants de Montréal et comme j'avais oui parler de ce parc, il me fallait satisfaire ma curiosité sur ce point.

A huit heures, nous arrivions au parc. Nous prenons nos billets et nous entrons. Il y avait déjà beaucoup de monde. Le programme commençait à notre arrivée, aussi, nous nous hâtâmes de prendre nos places.

Après avoir donné pendant quelque temps, toute mon attention à la musique que l'on jouait, je jetai la vue autour de moi pour voir comment était disposé le parc, pour examiner l'auditoire, etc., etc.

Un jeune homme, qui occupait un siège presque vis-à-vis le mien, attira d'abord mon attention. Il cherchait quelqu'un, évidemment. Il ne pouvait se tenir tranquille une seule minute ; il se penchait en avant, se tournait en arrière pour regarder, et parfois se levait debout. Tout à coup il se leva et partit pressé, pour revenir quelques instants après accompagnant une jeune demoiselle. Ils s'assèrent tout près l'un de l'autre, et se confièrent de bien douces choses, car je les vis plusieurs fois se sourire et se regarder avec amour. Leur visite était sans doute préméditée. J'étais content pour lui qu'il l'eût trouvée, et je les regardais avec plaisir, me rappelant de doux souvenirs.

Je fus désagréablement interrompu dans mes douces rêveries du temps passé, par une forte aspiration de fumée de tabac.

— Que veut dire ceci ? me demandai-je, fume-t-on ici, là où il y a tant de dames et de demoiselles ? Je regarde autour de moi, et de droite, de gauche, d'en avant, d'en arrière, de partout enfin s'élevaient de petits nuages de fumée, et la brise soufflant de mon côté, m'apporta cette fumée qui m'entra dans le nez et la bouche, m'étouffant presque et me tira de mes rêves.

J'étais vexé !

Pendant quelques instants je me livrai à de sévères réflexions sur les autorités du parc qui permettait cet état de choses.

— Puisque sur les chars urbains l'on relègue à l'arrière-banc les fumeurs, pourquoi n'appliquerait-on pas cette règle ici ? me disais-je, car elle a du bon.

Je conçois qu'après la chaleur du jour, par un soir frais, c'est très agréable (pour un fumeur) de pouvoir écouter une musique ravissante, regarder de jolies femmes, et de tirer une touche, mais il devrait y avoir de l'ordre en tout.

— J'en parlerai dans le MONDE ILLUSTRÉ, me dis-je, et alors, l'on prendra peut-être des mesures pour obvier à cet inconvénient.

N. DURAND.

Ottawa, juillet 1890.

Notes d'album :

Si tous les gens naissaient coiffés, à quoi serviraient les coiffeurs ?

Il en est des chagrins comme des testaments : le dernier annule tous les autres.

Souvent une calomnie suscite des réflexions qui éloignent injustement un ami.

PRIMES DU MOIS DE JUIN

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Madame Vve Morin (\$10.00), 211, rue Amherst ; Napoléon Houllé (\$4.00), 258, rue Rivard ; Louis S. Bissonnette, 68, rue Berri ; J. O. R. Chevigny, 763, rue Berri ; J. O. Mercier, 277, rue St-Constant ; A. Dubord et Cie, 227, rue St-Paul ; V. St-Hilaire, 111, rue Iberville ; Ed. Fournier, 48, rue St-Constant ; Dame Joseph Béroier, 112, rue Montcalm ; Isaac Hogue, 32, rue Labelle ; Alexandre Lapointe, 257, rue Panet ; Michel Lescaubeau, 415, rue Amherst ; Delle O. Terrien, 259, rue Logan ; J.-A. Chabot, Cour de Circuit ; Ls. Siméon, 13, rue Vigné ; Henri Audet, 164, rue Champlain ; J. B. Vandelaar, 263, rue Plessis ; Delle E. Lemay, 2^e, rue Canpeau ; Joseph Martin, 18, rue Papineau ; H. Howison, 44, rue Lacroix ; Stanislas Scott, 248, rue St-André ; Delle V. Hogue, 259, rue St-Dominique ; E. Maranda, 182, rue St-Denis ; Louis Larose, 2, ruelle St-Léon.

Québec.—Narcisse Béchard, comptable de la maison Hall & Price (\$50.00), 21, rue Réal ; François Pelletier, 72, rue Jacques-Cartier, St-Sauveur ; Dlle Ausaillia Leclerc, 2, rue Robitaille, faubourg St-Jean ; Augustin Alary, 109, rue Grant ; Joseph Godbout, 239, rue Prince-Edouard ; Georges Ardouin, 134, rue Richardson ; Napoléon Honey, 95, rue Arago, St-Roch ; Odilon Grenier, 402, rue St-Valier.

St-Hyacinthe.—A. Coté ; J.-N. Cadotte fils (\$3.00).

Ste-Anne de Bellevue.—J.-Ls. Michaud.

Longueuil.—R.-T. Dumoulin.

Somers.—Revd M.-A. Boissinot (\$5.00).

Montmagny.—Raoul Renault.

Stanford.—Revd M. S. Désaulniers.

Waterloo.—Napoléon Baendry.

Ottawa.—Joseph Lefebvre, 127, rue Water.

St-Henri de Montréal.—Clément Lafleur, 117, rue St-Augustin ; Olivier Lemieux, 49, rue Bourget.

Sherbrooke.—C. Boudreau.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de JUILLET), aura lieu SAMEDI, le 2 AOUT, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

“ Le travail est noble et saint. ” L'homme et la femme qui vivent de leur travail ont une indépendance qu'aucun fainéant ne pourra jamais posséder. Celui qui peut gagner lui-même sa vie, par la force de ses muscles et de son cerveau, occupe une place bien plus élevée que le mortel inutile qui dépend, pour subsister, du travail des autres. C'est le travail qui accoplit toutes les merveilles du siècle. On devrait l'aimer, l'encourager et faire tout le possible pour améliorer la condition du travailleur. Il a été ordonné par le Créateur pour des fins sages et bienfaisantes et paralysée soit la main profane qui ose se lever contre lui. Jehovah est du côté du travail et il faut résister à tous les empiètements des partisans du monopole et tourner le dos à ces potentats de l'argent. Le travail ne doit pas être opprimé, mais il doit rester en possession de ce qui lui appartient.

ATTENTION

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Compagnie de la Loterie de la Louisiane, qui d'après la décision de la Cour Supérieure des Etats-Unis, est un contrat que l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet état, n'expire que le premier janvier 1895. La législature de la Louisiane qui a été prorogée le 10 juillet cette année, a ordonné qu'en 1892 on soumettra au vote populaire un amendement à la constitution destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

SOMMAIRE DU No 22 DU “ ST-NICOLAS ”

Au temps de Guillaume Tell (Eudoxie Dupuis).—Tout petits (Marte Bertin).—Juillet (Emil Causé).—Tribulations de deux Savants (S. E. Robert).—La velle Poupée (Ch. Aubert).—Boîte aux Lettres. —Tiré aux Devinettes.

Illustrations par J. Wagnez, S. Barnes Emil Causé, Vierge, Gaillard, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris. Abonnements : Un an 20 fr. ; six mois 11 fr.



SALON DE 1890. — 1814. — TABLEAU DE MEISONIER

FAMILLE - SANS - NOM, feuilleton du "Monde Illustré"



Clary, agenouillée, soutenant sa tête, lui parlait.—Page 201, col. 3



La Caroline, se penchant sur l'abîme, disparut dans le gouffre.—Page 202, col. 2

Dans un dernier effort, Jean abattit deux des volontaires qui cherchaient à le saisir, et il disparut au milieu d'une décharge qui ne l'atteignit pas.

Quant à Vincent Hodge, blessé grièvement, il avait été fait prisonnier près du cadavre de M. de Vaudreuil.

Où allait Jean Sans-Nom ? Avait-il donc la pensée de survivre, après que les meilleurs patriotes avaient succombé ou étaient entre les mains des royaux ?

Non ! Le dernier mot de M. de Vaudreuil n'avait-il pas été le nom de sa fille ?...

Eh bien ! Puisque Vincent Hodge ne pouvait plus la sauver, lui la sauverait, il l'obligerait à fuir, il la conduirait sur la rive américaine, et il reviendrait au milieu de ses compagnons qui luttaient encore.

Clary de Vaudreuil, seule devant sa maison, entendait les bruits du combat—cris de fureur, cris de douleur, mêlés aux détonations de la mousqueterie.

Tout ce tumulte se rapprochait avec la lueur plus intense des armes à feu.

Déjà une cinquantaine de patriotes, blessés pour la plupart, s'étaient jetés dans les embarcations et se dirigeaient vers le village de Schlosser.

Il ne restait plus que le petit bateau à vapeur *Caroline*, déjà encombré de fugitifs, qui se disposait à traverser le bras du Niagara.

Soudain Jean apparut, couvert de sang—du sang des royaux,—sain et sauf, après avoir en

vain cherché la mort, après l'avoir vingt fois donnée.

Clary s'élança vers lui.

" Mon père ?... dit elle.

—Mort ! "

Jean lui répondit ainsi, sans ménagements : il fallait que Clary consentit à quitter l'île ?

Jean la reçut dans ses bras, inanimée, où les volontaires tournaient la maison pour s'opposer à sa fuite. Bondissant avec son fardeau, il courut vers la *Caroline*, il y déposa la jeune fille ; puis, se relevant :

" Adieu, Clary ! " dit-il.

Et il mit le pied sur le plat-bord du bateau pour s'élançer sur la berge.

Avant qu'il eût sauté à terre, Jean frappé de deux balles, fut renversé sur le pont, à l'arrière, tandis que la *Caroline* s'éloignait à toute vapeur.

Cependant, à la lueur des coups de feu, Jean avait été reconnu des volontaires qui l'avaient poursuivi à travers l'île, et ces cris retentirent :

" Tué, Jean Sans-Nom !... Tué ! "

A ces cris, Clary reprit connaissance et se releva. " Mort !... " murmura-t-elle en se trainant vers lui.

Quelques minutes plus tard, la *Caroline* était amarrée au quai de Schlosser. Là, les fugitifs, qui se trouvaient à bord, pouvaient se croire en sûreté, sous la protection des autorités fédérales.

Quelques-uns débarquèrent aussitôt ; mais, comme l'unique auberge du village fut bientôt remplie et qu'il fallait faire trois milles pour atteindre les hôtels de Niagara-Falls en descendant la

rive droite, la plupart préférèrent demeurer dans les cabines du bateau à vapeur.

Il était alors huit heures du soir.

Jean, étendu sur le pont, respirait encore. Clary, agenouillée, soutenant sa tête, lui parlait... Il ne répondait pas... Peut-être ne l'entendait-il plus ?

Clary regarda autour d'elle. Où chercher des secours, dans ce désarroi, au milieu de ce village rempli de tant de fugitifs, encombré de tant de blessés, auxquels les médecins manquaient comme les remèdes ?

Alors Clary vit toute sa vie repasser dans son souvenir. Son père tué pour la cause nationale !... Celui qu'elle aimait mourant entre ses bras, après avoir lutté jusqu'à la dernière heure. Maintenant, elle était seule au monde, sans famille, sans patrie, désespérée...

Après avoir abrité Jean sous une toile de capot, afin de le protéger contre les rigueurs du froid, Clary, penchée sur lui, cherchait si son cœur battait ne pas facilement, si un souffle ne s'exhalait pas de ses lèvres...

Au loin, de l'autre côté de la rivière, éclataient encore les derniers coups de feu, dont les vives lueurs fusaient entre les arbres de l'île Navy.

Tout se tut enfin, et la vallée niagarienne s'endormit dans un morne silence.

Inconsciemment, la jeune fille murmurait le nom de son père, et aussi celui de Jean, se disant que, suprême angoisse ! le jeune patriote mourait peut-être avec cette pensée qu'il serait poursuivi au delà du tombeau par la malédiction des hommes ! Et elle pria pour l'un et pour l'autre.

Soudain, Jean tressaillit, son cœur battit un peu plus vite. Clary l'appela....

Jean ne répondit pas.

Deux heures s'écoulèrent. Tout reposait à bord de la *Caroline*. Aucun bruit ne venait ni des cabines ni du pont. Seule à veiller, Clary de Vaudreuil était là, comme une sœur de charité au chevet d'un mourant.

La nuit était très obscure. Les nuages commençaient à se dérouler lourdement au-dessus de la rivière. De longues brumes s'accrochaient au squelette des arbres, dont les branches chargées de givre, grimaçaient sur la berge.

Personne ne vit alors quatre bateaux qui, contournant la pointe de l'île par l'amont, manœuvraient de manière à rallier sans bruit la rive de Schlosser.

Ces bateaux étaient montés par une cinquantaine de volontaires, commandés par le lieutenant Drew, de la milice royale. Sur l'ordre du colonel Mac Nab, cet officier, au mépris du droit des gens, venait accomplir un acte révoltant de sauvagerie jusque dans les eaux américaines.

Parmi ces hommes se trouvaient un certain Mac Leod, dont les cruautés devaient amener de graves complications internationales quelques mois plus tard.

Les quatre bateaux, mus silencieusement par leurs avirons, traversèrent le bras gauche du Niagara et vinrent accoster le flanc de la *Caroline*.

Aussitôt, les volontaires, se glissant sur le pont, descendirent dans des cabines, et commencèrent leur épouvantable œuvre d'égorgeage.

Les passagers, blessés ou endormis, ne pouvaient se défendre. Ils poussaient des cris déchirants. Ce fut en vain. Rien n'aurait pu arrêter la furie de ces misérables, au milieu desquels Mac Leod, le pistolet d'une main, la hache de l'autre, poussait des hurlements de cannibale.

Jean n'avait pas repris connaissance. Clary, épouvantée, s'était hâtée de ramener sur elle la toile qui les recouvrait tous deux.

Cependant quelques passagers avaient pu s'enfuir, soit en sautant sur le quai de Schlosser, soit en se jetant par dessus le bord, afin de gagner quelque point de la berge, où Mac Leod et ses égorgeurs n'oseraient pas les poursuivre. D'ailleurs, l'air avait été donné dans le village, et les habitants sortaient déjà des maisons pour porter secours.

Ce massacre n'avait duré que quelques minutes, et nombre de victimes auraient échappé au massacre, si ce Mac Leod n'eût été à la tête des assassins.

En effet, ayant emporté une certaine quantité de substances incendiaires à bord de son bateau, ce misérable les fit entasser sur le pont de la *Caroline*. En quelques secondes, coque et grément furent en feu.

En même temps, les amarres ayant été coupées, le bateau, vigoureusement repoussé au large de la rive, déborda en prenant le fil du courant.

La situation était épouvantable.

A trois milles en aval, le Niagara s'engouffrait dans l'abîme de ses cataractes.

C'est alors que cinq ou six malheureux, affolés, se précipitèrent dans la rivière. Mais, c'est à peine si quelques-uns purent atteindre la berge en luttant contre les glaçons chariés à la surface des eaux.

On ne sut jamais quel fut le nombre des victimes égorgées par les massacreurs du lieutenant Drew, ou noyées en voulant échapper aux flammes.

Cependant la *Caroline* filait entre deux rives, comme un brûlot en feu. L'incendie gagnait l'arrière. Clary, debout, au comble de l'épouvante, appelait....

Jean l'entendit enfin, il ouvrit les yeux, il se souleva à demi, il regarda.

A la lueur des flammes, les berges de la rivière se déplaçaient rapidement.

Jean aperçut la jeune fille près de lui.

"Clary!" murmura-t-il.

S'il en avait eu la force, il l'eût prise dans ses bras, il se serait jeté dans le courant avec elle, il aurait tenté de la sauver!... Mais ne pouvant plus se soutenir, il retomba sur le pont. Le mugissement des cataractes se faisait entendre maintenant à moins d'un demi-mille.

C'était la mort pour elle et pour lui, comme les

autres victimes que la *Caroline* entraînait en aval du Niagara.

"Jean, dit Clary, nous allons mourir.... mourir ensemble!... Jean, je vous aime.... J'aurais été fière de porter votre nom!... Dieu ne l'a pas voulu!..."

Jean eut la force d'étreindre la main de Clary. Puis ses lèvres répétèrent le dernier mot murmuré par sa mère:

"Expiation!... Expiation!..."

Le bateau dérivait avec une vitesse effrayante, en contournant Goat Island, qui sépare la chute américaine de la chute canadienne. Et, alors, vers le milieu du fer à cheval, là où le courant se creuse en une gorge verdâtre, la *Caroline*, se penchant sur l'abîme, disparut dans le gouffre des cataractes.

XIV. — DERNIÈRES PHASES DE L'INSURRECTION

L'acte commis par les Anglais, en violation du droit des gens et des droits d'humanité, eut un énorme retentissement dans les deux mondes. Une enquête fut ordonnée par les autorités de Niagara-Falls. Mac Leod avait été reconnu de quelques-uns de ceux qui avaient pu échapper au massacre et à l'incendie. D'ailleurs, ce misérable ne tarda pas à se vanter ouvertement d'avoir "mené l'affaire contre ces damnés de Yankees!"

Il n'était question, cependant, que d'une indemnité à demander à l'Angleterre, lorsque, au mois de novembre 1840, Mac Leod fut arrêté dans les rues de New-York.

Le représentant anglais, M. Fox, le réclama: le gouvernement fédéral refusa de le rendre. Aussi à la Chambre des lords comme à la Chambre des communes, le ministère fut-il mis en demeure de mettre Mac Leod à la liberté, comme ayant agi d'après les ordres de la reine. Le congrès répondit à cette prétention en publiant un rapport qui justifiait les droits de l'État de New-York. Ce rapport ayant été considéré comme un véritable *casus belli*, le Royaume-Uni prit ses mesures en conséquence.

De son côté, après avoir renvoyé l'assassin devant les Assises sous prévention de meurtre, le parlement fédéral vota des subsides. Et, sans doute, la guerre eût été déclarée, lorsque Mac Leod, excipant d'un alibi peu justifié, mais qui permettait aux Anglais comme aux Américains d'étouffer cette affaire, fut renvoyé des fins de la plainte.

C'est ainsi que devaient être vengées les victimes de l'horrible attentat de la *Caroline*!

Après la défaite des insurgés à l'île Navy, lord Gosford reçut avis que les réformistes ne cherchaient plus à se révolter contre les autorités régulières. D'ailleurs, leurs principaux chefs étaient dispersés ou renfermés dans les prisons de Québec et de Montréal, et Jean-Sans-Nom n'était plus.

Cependant, en 1838, quelques soulèvements se produisirent encore sur divers points des provinces canadiennes.

Au mois de mars, première tentative, provoquée par Robert Nelson, frère de celui qui commandait à Saint-Denis, et qui échoua dès le début.

A Napierville, seconde tentative, dans laquelle deux mille patriotes, luttant contre six cent réguliers de sir John Colborne, sans compter cinquante Indiens et quatre cents volontaires, furent mis en déroute à la journée d'Odelltown.

Au mois de novembre, troisième tentative d'insurrection. Les réformistes des comtés de Chambly, Verchères, Laprairie, l'Acadie, Terrebonne et Deux-Montagnes, dirigés par Brière, Les Lorimier, les Rochon, etc., se divisèrent en deux bandes de cent hommes. L'une attaqua un manoir seigneurial, qui fut inutilement défendu par les volontaires. L'autre s'empara d'un bateau au quai de la bourgeoisie de Beauharnois. Puis, à Châteauguay, Cardinal, Duquet, Lepailleur, Ducharme, voulant obliger les sauvages de Caughnawaga à livrer leur armes, entreprirent une campagne qui avorta. Enfin, Robert à Terrebonne, les deux Sanguinet à Sainte-Anne, Bouc, Gravelles, Roussin, Marie, Granger, Latour, Guillaume Prévost et ses fils, organisèrent les derniers mouvements qui marquèrent la fin de cette période insurrectionnelle des années 1837 et 1838. C'était maintenant l'heure des représailles. Le gouvernement métropolitain allait procéder avec une énergie si impitoyable qu'elle touchait à la cruauté.

Le 4 novembre, sir John Colborne, alors investi de l'autorité supérieure, avait proclamé la loi martiale et suspendu l'*habeas corpus* dans toute la province. La Cour martiale ayant été constituée, ses jugements furent rendus avec une partialité et même une légèreté révoltante. Cette cour envoya à l'échafaud Cardinal, Duquet, Robert, Hamelin, les deux Sanguinet, Decoigne, Narbonne, Nicolas, Lorimier, Hindelang et Daunais, dont les noms ne s'effacèrent jamais du martyrologe de l'histoire franco-canadienne.

A ces noms, il convient de joindre ceux de quelques-uns des personnages qui ont figuré dans cette histoire, l'avocat Sébastien Gramont, puis Vincent Hodge, qui mourut comme était mort son père, avec le même courage et pour la même cause.

William Clerc, ayant succombé à ses blessures sur la terre américaine, André Farran, qui s'était réfugié aux États-Unis, survécut seul à ses compagnons.

Puis vint la liste des exilés. Elle comprit cinquante-huit des patriotes les plus marquants, et bien des années devaient s'écouler avant qu'ils pussent rentrer dans leur patrie.

Quant au député Papineau, l'homme politique, dont la personnalité avait dominé toute cette période de revendications nationales, il parvint à s'échapper. Une longue existence lui a permis de voir le Canada en possession de son autonomie, sinon de sa complète indépendance. Papineau est mort dernièrement aux limites d'une vieillesse justement honorée.

Il reste à dire ce qu'est devenue Catherine Har-cher. De ses cinq fils, qui avaient accompagné leur père à Saint-Charles et à l'île Navy, deux seulement revinrent à la ferme de Chipogan, après quelques années d'exil, et depuis cette époque, ils ne l'ont plus quittée.

Quant aux Mahogannis, qui avaient pris part au dénouement de l'insurrection, le gouvernement voulut les oublier, comme il oublia l'excellent homme, entraîné malgré lui à se mêler des choses dont il ne se souciait guère.

Aussi maître Nick, dégoûté des grandeurs que, d'ailleurs, il n'avait point cherchées, revint-il à Montréal, où il reprit sa vie d'autrefois. Et, si Lionel retourna à son papir de second clerc dans l'étude du marchand Bon Secours, sous la férule d'un Sagamore, ce fut le cœur plein de souvenir de celui pour lequel il eût volontiers fait le sacrifice de sa vie!

Chacun d'eux devait conserver le souvenir de la famille de Vaudreuil, et celui de Jean Sans-Nom, réhabilité par la mort, et l'un des héros, légendaires du Canada.

Cependant, si les insurrections avaient avorté, elles avaient semé des germes à plein sol. Avec le progrès que le temps impose, ces germes devaient fructifier. Ce n'est pas en vain que des patriotes versent leur sang pour recouvrer leurs droits. Que cela ne soit jamais oublié de tout pays à qui incombe le devoir de reconquérir son indépendance.

Les gouverneurs, envoyés successivement à la tête de la colonie, Sydenham, Bagot, Metcalfe, Elgin, Monck, cédèrent peu à peu quelques parcelles des prétentions de la Couronne. Puis, la constitution de 1867 établit sur d'inébranlables bases la confédération canadienne. Ce fut à cette époque que s'agita la question de capitale au profit de Québec, finalement tranchée en faveur d'Ottawa.

Aujourd'hui, le relâchement des liens avec la métropole est pour ainsi dire complet. Le Canada est, à proprement parler, une puissance libre, sous le nom de *Dominion of Canada*, où les éléments franco-canadiens et anglo-saxons se coudoient dans une égalité parfaite. Sur cinq millions d'habitants près du tiers appartient encore à la race française.

Chaque année, une touchante cérémonie réunit les patriotes de Montréal, au pied de la colonne, élevée sur la côte des Neiges, aux victimes politiques de 1837 et 1838. Là, le jour de l'inauguration, un discours fut prononcé par M. Euclide Roy, président de l'Institut, et ses derniers mots peuvent résumer l'enseignement qui ressort de cette histoire:

"Glorifier le dévouement, c'est créer des héros!"

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 26 JUILLET 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

(Suite)

Pontalès se leva, détendu par un ressort, la face tournée vers le meurtrier, les traits horriblement contractés. Il étendit les mains pour se défendre. Il ouvrit la bouche pour crier. Les mains retombèrent inertes, la bouche ne laissa échapper aucun cri. Pontalès s'affaissa dans le fauteuil resté derrière lui, demi couché. Il était mort tué raide. Julien Rémondet et le petit Jacque venaient d'être vengés !

Patoche faisait preuve d'un effrayant sang froid. Si Pontalès avait jeté un cri, appelant à lui, donnant l'éveil, c'est-à-dire si sa main, à lui Patoche, avait été plus faible et avait frappé moins sûrement, c'en était fait de lui. Les gens accouraient et le surprenaient en flagrant délit. Au lieu de cela, rien, pas un cri, pas un bruit ; pas même une chaise renversée ; un crime silencieux et très propre. Et le misérable, pendant une seconde contempla son œuvre. Mais la situation était trop critique et pour lui trop périlleuse pour qu'il s'abîmât longtemps dans cette contemplation. Une lueur sanglante, dans ses petits yeux indiqua qu'il triomphait dans son acte abominable. Puis, prestement, il rajusta devant la glace sa fausse barbe, sa fausse moustache, son lorgnon bleuté. Cela fut vite prêté.

Prudent jusqu'au bout et ne voulant laisser aucune prise au hasard, il enleva son pardessus et l'inspecta rigoureusement. Pas une tache de sang ! Le stylet était resté dans la blessure, empêchant le sang de couler. Il le retira avec précaution, l'essayant sur des paperasses et le glissant dans sa poche. Puis boutonnant son pardessus, se coiffant de son chapeau qui dissimulait sa calvitie, il ouvrit la porte et sortit. Dans le salon d'attente, personne. Dans le vestibule, le domestique lisait un journal. Il se leva et alla ouvrir la porte qui donnait sur le palier très correct. Patoche s'avança. Il fallait parler à cet homme, lui dire quelque chose de banal, pour prouver sa tranquillité d'esprit, pour empêcher une inquiétude, qui sait ? un soupçon, mais une contraction nerveuse lui fermait, chose bizarre, les lèvres comme avec un cadenas. Arrêté sur le seuil, tourné vers le domestique, il essayait de parler et ne le pouvait. Enfin, avec un effort suprême, il balbutia :

— Monsieur de Pontalès, très occupé, vous fait dire de ne pas le déranger avant l'heure du dîner.

— Bien, monsieur.

La porte se referma. Patoche se retrouvait seul. Il lui avait semblé qu'il avait parlé d'une voix sourde, indistincte, pâteuse et que le crime qu'il laissait derrière lui se lisait aisément sur sa figure. Il descendit l'escalier. Mais au fur et à mesure qu'il s'éloignait, il perdait son énergie ; la tension des nerfs diminuait ; les jambes mollissaient. Pourtant, la présence d'esprit demeurait aussi nette ; la volonté, l'intelligence étaient toujours aussi vigoureuses ; le corps, seul, faiblissait, trop fortement secoué, tout à l'heure. Il n'en hâta point sa marche pour cela. Dans l'escalier, il ne rencontra personne. Le concierge, sur le seuil, ne fit pas attention à lui.

Il était venu à pied, par prudence, sachant que les cochers ont servi bien souvent avec leur étonnante mémoire des physionomies, à retrouver une piste d'assassin. Il s'en retourna à pied également. Mais dès qu'il eut fait cent mètres, il prit par des petites rues, tournant sur lui-même, sans se presser, de façon à dépister les gens qui l'eussent suivi, dans le cas où un hasard aurait fait découvrir le crime. Et le poids de son cœur s'allégeait, de mi-

nute en minute. Il ne lui restait plus qu'une précaution à prendre ; il était allé s'affubler de sa barbe dans un endroit désert du bois de Boulogne ; il s'y rendit, et caché à tous les yeux, derrière un massif, il enleva ses postiches, les roula dans sa poche.

En regagnant rue Saint-Honoré il longea les quais exprès, baguenauda, par cette belle soirée chaude d'été, le long de la Seine et s'assit même au bord de l'eau. Ce n'était point une manie poétique qui le prenait soudain. A un certain moment, il laissa glisser le stylet, à la poignée duquel adhéraient encore des taches de sang. Le stylet s'enfonça dans la Seine. Autour de lui, pas un regard. Décidément, son cœur s'allégeait de plus en plus.

Rentré chez lui, il jeta dans la cheminée sa fausse barbe et une liasse de vieux journaux. Il brûla le tout. Il se déshabilla, visita scrupuleusement ses vêtements, n'y découvrit rien de suspect, découpa son pardessus par morceaux, en fit un paquet et la nuit venue, ressortit, le paquet sous le bras. Ce fut encore la Seine, sinistre dépositaire de tant de lugubres secrets, qui reçut de cent mètres en cent mètres, et fragment par fragment, le pardessus gris et ample qui aurait pu faire reconnaître Patoche et dont il ne resta bientôt plus rien.

Après quoi, et ces précautions prises, il alla dîner fort tranquille. Il termina sa soirée dans un café-concert, prit un bock en sortant, sur la terrasse d'un café du boulevard. Il rencontra quelques amis avec lesquels il causa. Il eut envie de passer au cercle d'Antin, mais il avait évité d'y remettre les pieds depuis l'affaire de Jacques. Il rentra rue Saint-Honoré, en fumant un cigare.

La nuit, cependant, fut agitée. Il ne pouvait pas dormir plus d'une demi-heure de suite. Il se réveillait en sursaut, avec des cauchemars, le front baigné de sueur. Il entendait des voix lointaines qui criaient : "A l'assassin !" Quand il avait compris, après un moment de peur, qu'il avait rêvé, il se mettait à rire et se rendormait d'un autre côté.

Le matin, en se levant, son premier soin fut de lire les journaux. C'est ainsi qu'il se mit au courant des événements qui avaient suivi sa sortie de l'hôtel de la rue de Courcelles. Le valet de chambre, Joseph, était entré vers sept heures dans le cabinet de son maître, après avoir frappé à plusieurs reprises et n'ayant pas obtenu de réponse. Il avait trouvé Pontalès mort, déjà raidi. Rien n'était dérangé, dans la pièce, ni les papiers sur le bureau, ni les tiroirs, ni les cartons dans le cartonnier, ni les meubles. Dans un portefeuille jeté sur le bureau, on trouva une liasse de cent billets de mille francs. Le vol n'était donc pas le mobile du crime.

La justice était venue aussitôt, avait procédé à une enquête minutieuse, un peu déroutée par ce que nous sommes obligés d'appeler la simplicité même du meurtre. Joseph avait été interrogé à différentes reprises. Dans l'esprit du chef de la sûreté, qui était accouru en personne à la première nouvelle de l'assassinat, c'était le visiteur qui avait tué Pontalès. Aucun doute. Quel était cet homme ? Joseph ne l'avait jamais vu. Quels rapports existaient-ils entre lui et Pontalès ? Personne ne pouvait le dire. On retrouva la lettre non signée par laquelle Patoche lui demandait un rendez-vous sans témoin. Cela établissait la préméditation du crime. Mais Patoche était trop prudent pour n'avoir pas contrefait soigneusement son écriture. Et la lettre ne contenait aucun détail précis.

On se perdit en conjectures. La justice devinait bien que le meurtrier avait de son mieux dissimulé sa figure, que cette barbe était fausse, que ce lorgnon devait empêcher plus tard de reconnaître les yeux, la chose de l'homme qui change le moins. Où chercher ? où trouver ? Aucun indice.

Patoche, les pieds dans ses pantoufles, enveloppé de sa belle robe de chambre à ramages, lisait les journaux dans son fauteuil.

— Je crois bien que je peux me tranquilliser ! murmurait-il.

Il ne sortit pas de chez lui cette journée-là. Il attendit le soir, alla dîner au restaurant et chercha dans les feuilles ce qu'on avait découvert de nouveau sur le crime de la rue de Courcelles. Les jour-

naux du soir n'étaient pas plus avancés que ceux du matin.

Le lendemain, il alla rue Ampère et fit passer sa carte à Mme de Cheverny. Marguerite lui fit répondre quelle ne recevait pas et le valet lui expliqua que sa maîtresse était en deuil de son frère, si dramatiquement mort deux jours auparavant. Il n'insista point, diplomate jusqu'au bout. Mais comme sa bourse était vide et comme d'autre part, il songeait toujours aux trois faux billets lancés sur la maison E. W. Jacobson, il écrivit à Marguerite une lettre pressante, d'allure polie, mais sous l'entortillement des phrases de laquelle on devinait la menace de l'homme décidé à tout.

La mort d'Antoine avait frappé Marguerite de stupeur. Un instant, elle avait pensé à Patoche. Elle ignorait que son frère l'eût revu et d'autre part l'homme décrit par Joseph ne ressemblait pas à Patoche. Elle éloigna donc cette pensée. Mais comme elle n'aimait pas Antoine, celui-ci lui avait fait trop de mal pour qu'elle eût conservé dans son cœur un peu d'affection fraternelle, elle songea que Pontalès venait de payer d'un coup le crime auquel il avait prêté les mains autrefois. Elle avait compté malgré tout sur son frère pour payer à Patoche l'énorme somme qu'il exigeait.

Maintenant que son frère était mort, elle était bien obligée de s'adresser à son mari. Cette pensée la remplissait de terreur. Que dirait-elle à son mari ? Une première fois, il ne s'était pas trop étonné. Il avait donné les cinquante mille francs, qu'elle demandait. Il avait bien fallu mentir. Mais cette fois ! quels mensonges inventerait-elle donc ? Non, elle n'oserait jamais. Qu'elle obtienne de lui seulement une partie de la somme, elle essaiera de compléter le reste. Elle s'en ouvrit au colonel. C'était quelques jours avant leur départ pour Nancy. Le congé de M. de Cheverny allait expirer et déjà l'officier se préparait à quitter Paris pour rejoindre son régiment. Marguerite devait le suivre, ainsi que nous l'avons dit, avec Bernerette, puisque Bernard s'était engagé dans le 145^e, le régiment de son père. De cette façon là, son fils ne serait point séparé d'elle. Le colonel conservait, du reste, quand même, son hôtel de la rue Ampère et s'occupait de faire restaurer un joli château, les Aulnaies, où il comptait installer sa femme et sa fille pendant la belle saison. Les Aulnaies sont situées à quatre ou cinq lieues de Nancy. Georges et Marguerite prenaient leurs dernières dispositions pour leur prochain départ lorsque Mme de Cheverny, qui avait depuis quelques minutes sur les lèvres la brûlante et terrible question, se décida enfin à l'exprimer.

— Avant de quitter Paris, dit-elle tremblante, ayant à peine la force de parler distinctement, j'aurais besoin de quelque argent. Je ne t'ai pas habitué à de pareilles demandes et il n'y a pas longtemps que tu m'as donné un grosse somme.

— Et cela ne t'a pas suffi ?

— Non, mon ami.

— C'était, si je me rappelle, cinquante mille francs ?

— Oui.

— Et tu as refusé de m'expliquer leur emploi ?

— N'as-tu pas confiance en moi ?

Il se mit à rire.

— J'espère que tu n'en doutes pas.

— Non. Et c'est parce que je sais que tu as confiance en moi que je m'adresse à toi de nouveau, dans les mêmes circonstances.

Il souriait toujours.

— Voyons, combien vous faut-il, vilaine prodigue, pour vos dépenses secrètes ? C'est donc énorme, que vous hésitez ?

— Je voudrais, dit-elle.

Et elle hésitait, en effet, elle n'osait dire le chiffre de cent mille.

— Non, pensait-elle, cent mille, jamais, soixante mille, cinquante, peut-être, et je vendrai mes diamants. Ceux auxquels je tiens le moins, ceux qui ne me viennent ni de ma mère, ni de mon mari.

Et se jetant à corps perdu dans l'inconnu, elle dit un chiffre :

— Cinquante mille francs, encore.

Et comme il fronçait les sourcils, avec un singulier regard de surprise, un regard que jamais elle ne lui avait vu, elle se hâta d'ajouter :

—Ce sera la dernière fois, ne me refuse pas, je t'en prie.

Et mentalement.

—Oh ! oui, la dernière fois ! Jamais plus je ne m'exposerai à une épouvante pareille. Patoche exigera ce qu'il voudra. Je mourrai plutôt que d'affronter les soupçons de Georges.

Le colonel se taisait. Il réfléchissait et son regard scrutateur interrogeait toujours sa femme, si troublée qu'elle n'aurait pu, même si elle l'avait voulu, cacher son émotion. Cette émotion apparaissait, visible, dans tous les traits de sa physiologie, dans sa pâleur, dans le tremblement de ses mains qui tordaient son mouchoir tout mouillé de sueur, dans ses lèvres desséchées et que vainement elle essayait de rafraîchir. Et son pauvre regard si doux n'osait plus soutenir celui de son mari. Georges lui prit les mains, attira vers lui sa femme :

—Comme tu trembles ! comme tu es pâle !

—Mais non, tu te trompes !

—Que se passe-t-il, voyons ?

—Rien, Georges. Pourquoi t'effrayer mal à propos.

Il eut un léger signe d'impatience.

—S'il ne s'était rien passé, pourquoi serais-tu aussi émue ?

—Je t'assure.

—Et en supposant même, ce que tu tiens à me faire croire, que tu sois comme tous les jours, cette demande que tu m'adresses, ces cinquante mille francs dont tu as besoin, quelque temps après les cinquante mille autres que je t'ai donnés, tout cela ne prouve-t-il pas qu'il se passe dans ta vie quelque chose d'anormal ?

Elle faisait l'étonnée et à son tour essayait de sourire.

—S'il y avait, en mon existence, quelque chose d'anormal, ne serais-tu pas le premier à en recevoir la confiance ?

—C'est vrai ?

—Je te le jure ! dit-elle avec un suprême effort. Il soupira. Cela ne l'avait pas convaincu.

—C'est donc bien difficile à me dire ?

—Quoi ?

—L'emploi de cet argent. En quoi consiste-t-il ?

—En donations, en bonnes œuvres.

—Mais au train dont tu y vas, c'est nous qui serons bientôt ces pauvres. Songe que nous avons Bernerette à doter.

—Oh ! je ne l'oublie pas.

—Alors c'est la dernière fois que tu me fais pareille demande ?

—Oui, probablement.

—Tu vois. Tu laisses une porte ouverte à un emprunt nouveau.

M. de Cheverny embrassa tendrement sa femme.

—Je ne suis pas avare. Je tiens à ne rien te refuser. Tu auras ce que tu demandes et même, cette fois, je ne pousserai pas plus loin l'indiscrétion. Mais n'oublie pas, ma chère Marguerite, que je suis obligé de gérer ta fortune et d'en rendre compte plus tard à nos enfants. Dans ces conditions, tu ne seras pas surprise, à l'avenir, si je répons à une nouvelle demande de toi en te priant de me faire le détail de tes dépenses, non point de tes dépenses ordinaires, toilettes, coquetteries, bibelots et autres, mais de celles qui semblent depuis quelque temps te tenir si fort au cœur.

Elle baissa la tête. Elle sentait le reproche.

Oui, il lui faudrait bien en venir, quelque jour, à la terrible révélation de ce qui troublait sa vie. A moins que Patoche ne s'attendrît ! A moins qu'il n'eût pitié ! A moins que, satisfait de ce qu'il avait obtenu, il n'exigeât plus rien ! Mais cela, c'était une conjecture, un rêve qu'elle faisait. Que deviendrait elle si Patoche, cruel jusqu'au bout, jusqu'au bout voulant abuser d'elle, tendait la corde à la briser ? Elle frémissait en y pensant.

Georges lui fit remettre dans la journée les cinquante mille francs. Elle crut que Patoche s'en contenterait. Elle lui écrivit, non pour le faire venir rue Ampère, elle craignait trop qu'il ne s'y rencontrât avec son mari, mais pour lui donner rendez-vous rue Saint-Honoré. Patoche l'attendit. Elle lui donna l'argent. Elle lui raconta ses angoisses ; elle lui dit qu'elle était perdue s'il poussait plus loin ses exigences ; elle croyait que Pa-

toche avait un cœur et elle s'adressait à ce cœur. Le misérable la laissa parler. Et quand, toute en larmes et haletante, elle attendait sa réponse, il dit avec indifférence :

—C'est très bien, oui, madame, je comprends, mais je vous assure que j'ai besoin de cet argent. Donc, il me le faut, vous entendez ?

Il se rapprocha d'elle et il lui souffla dans la figure ce dernier mot à voix basse :

—Il me le faut !

Le soir même, Marguerite avait vendu une partie de ses diamants et Patoche était payé.

XIII

Chez Marjolaine, la tristesse régnait depuis quelques jours. La jolie modiste avait beau avoir en Jacques une confiance entière ; elle avait beau être certaine qu'il était incapable de tricher au jeu, néanmoins elle le voyait souffrir de cette accusation et elle en souffrait elle-même. Silencieux, triste, préoccupé, Jacques n'était plus ressorti depuis le soir où il avait été entraîné par Patoche. Il restait toute la journée dans sa chambre, les yeux vagues, le sourcil froncé. Et il voyait avec terreur arriver le moment où il lui faudrait rejoindre son régiment.

Comment serait-il accueilli dans cette famille de soldats ? Lui, qui était l'honneur même, n'aurait-on pas l'accuser de nouveau, le mettre à l'index ? L'affaire du cercle d'Antin avait fait beaucoup de bruit. Plusieurs journaux avaient reproduit l'article qui avait été envoyé le jour même, et à dessein, au colonel de Cheverny. Les journaux de Nancy avaient dû s'en emparer, puisqu'il y était question d'un sous-officier du 145e, et le reproduire comme les autres. Son colonel l'avait chassé ! Que feraient les autres ? Enfin, il était à la veille de partir. Le soir même il devait prendre le train pour être le lendemain matin à l'appel, à la Pépinière. Le pauvre garçon frémissait, rien qu'à la pensée de se retrouver devant ses égaux et devant ses chefs. De noires idées traversaient son cerveau en détresse. Heureusement que près de lui veillait l'oncle César, dont la vive intelligence, cachée sous une allure bonhomme et rustique de vieux paysan, comprenait les tempêtes de cette âme en détresse. L'oncle César un jour, après déjeuner, Jacques n'avait même pas touché aux plats, l'avait pris à partie, et brusquement :

—Jacques, un conseil.

—Mon oncle ?

—Je devine ce que tu penches.

Jacques hocha la tête et son front se rida davantage.

—Tu penches à désertir.

Jacques fit un mouvement violent de recul. Ce mot odieux, honteux pour un soldat, c'était la première fois qu'il était prononcé devant lui. Désertion ! Quelle lâcheté ! Certes, il pensait, mais sans se douter de la puissance de ce mot sur son cœur ! Déserteur ! c'est-à-dire qui a fui son devoir et trahi son pays.

L'oncle César, impitoyable, continuait.

—Ne dis pas le contraire. Tu y chonges ! Chela che voit. Ecoute.

Et avec beaucoup plus d'émotion qu'il n'en montrait d'ordinaire :

—Je ne chuis qu'un pauvre diable chans un chou vaillant, mais chela ne m'empêche pas de t'aimer comme chi tu étais mon fils. Chupogeons que tu désertes ! Qu'arrivera-t-il ? Chupogeons également que nous trouvons plus tard la clef du mystère qui t'occupe ? Qu'arrivera-t-il encore ? Tu écriras à ton régiment que tu es innocent du vol, mais tu n'en rechteras pas moins coupable, coupable de désertion. Et ce chera la prison pour toi, et le déshonneur pour toute ta vie, va donc rejoindre ton régiment, attends les événements. Aie confiance dans ton oncle. Ah ! chi j'étais riche, chi j'étais riche. Tu aimais bien ton père adoptif, n'êche pas ?

—De toute mon âme, disait Jacques touché.

—Et il t'aimait bien ?

—Certes.

—Eh bien, chichidère-moi comme ton père adoptif. Chela ne te chera pas difficile, puichque je lui

resemble de figure comme deux gouttes d'eau du même ruisseau se ressemblent.

—Je serai demain à l'appel, mon oncle, et je re-mets mon honneur entre vos mains.

—Je chais ce que c'est l'honneur. Le tien est en bonnes mains. Pachienche, Pachienche !

Ce jour-là, le dernier que Marjolaine et Jacques avaient à passer ensemble, Bernard vint chez la modiste. On ne l'attendait pas. Les jeunes gens ne s'étaient pas revus depuis que le colonel avait prié Jacques de ne pas assister à la soirée à laquelle il l'avait invité. Bernard vint droit à Jacques et lui tendit les mains. Un instant, une seconde, Jacques s'imagina que Bernard était porteur d'une bonne nouvelle, que son innocence était reconnue, que sa loyauté n'était plus mise en doute. Sa figure s'éclaira.

—Bernard ! dit-il, Bernard, que venez-vous m'apprendre ?

Celui-ci avait compris. Il secoua la tête tristement.

—Je n'ai rien à vous apprendre. Seulement vous partez ce soir, moi aussi : mon père, lui, est à Nancy déjà et ma mère et ma sœur vont nous y rejoindre. Ma mère et ma sœur sont donc seules aujourd'hui rue Ampère. Elles ont pensé à vous. Elles se sont dit que vous deviez être désespéré et elles m'ont prié, car c'est de leur part que je viens, de venir vous chercher et de vous amener vers elles. Ma mère ne sait si elle vous reverra à Nancy. Elle n'oublie pas que vous avez sauvé la vie à mon père. Elle vous aime. Enfin, je puis tout vous dire, car peut-être ne viendriez-vous pas, ni ma sœur, ni ma mère, ni moi, nous ne croyons à votre culpabilité. Nous avons tenté de convaincre mon père. Il ne demandait pas mieux que d'être persuadé, mais vous ne pouviez lui donner la moindre preuve et il se heurtait contre la réalité même qui l'obligeait à ne plus vous considérer que comme un sous-officier dans lequel il n'avait plus confiance. Que comme un mauvais soldat. Avant que vous partiez, quels que soient les événements qui peuvent se dérouler à Nancy, ma mère veut vous revoir. Ne lui refusez pas ce bonheur.

Jacques était ému, jusqu'aux larmes, par la délicatesse de ce procédé. Cependant il hésitait. Lui qui se savait innocent, il avait été chassé, en somme, de cette maison. Sa fierté se réveillait.

Il se tourna vers Marjolaine pour lui demander conseil.

—Il est bien entendu que Marjolaine vous accompagne, dit Bernard. Mademoiselle Marjolaine a fait la conquête de ma mère et de ma sœur.

—Vous êtes bon, Bernard, et vous essayez de consoler ma tristesse. Soit, j'irai, et je dirai à votre mère que, pour lui prouver combien je lui suis reconnaissant de la confiance qu'elle me témoigne quand même, et il appuya sur le mot, je suis prêt à faire pour elle le sacrifice de ma vie, si quelque jour ma vie peut être, pour votre mère, bonne à quelque chose. Ce jour-là le colonel lui-même ne doutera plus.

Marjolaine s'habilla. Ils partirent. Mme de Cheverny reçut Jacques avec tendresse. Oui elle croyait en ce jeune homme. Est ce que ce visage où se reflétait la physionomie de Julien Rémondet, par ce qu'elle s'imaginait être un singulier hasard, pouvait cacher des pensées aussi viles, une âme aussi basse que les pensées que l'âme d'un voleur au jeu ? Elle voulait réchauffer ce pauvre endolori à la chaleur de son cœur et le reconforter de son sourire, sans se douter que celui-là qu'elle consolait ainsi et qu'elle obligeait, de cette façon, à se rattacher à la vie, celui-là était son fils.

—Jacques, dit-elle, si vous souffrez trop, quelque jour prochain, n'oubliez pas que jadis, au Tonquin, alors que vous veniez de le sauver d'une horrible mort, M. de Cheverny vous a dit que sa famille serait la vôtre. Il vous a depuis fermé la porte de sa maison. Il y a de tristes nécessités de discipline. Mais moi, je ne juge qu'avec mon cœur, et mon cœur m'entraîne vers vous, Jacques vous pleurez trop, si l'on vous fait trop souffrir, souvenez-vous qu'un cœur maternel vous est ouvert, et venez, mon ami, vous y retrempez et y cherchez des forces. L'avenir prouvera que j'ai eu raison.

Il éclata en sanglots. Elle lui tendait les bras. Il lui présentait le front. Elle l'embrassa longuement, étrangement troublée. Entre ce front de

jeune homme et ses lèvres venait de passer la figure de Julien, triste ainsi qu'elle l'avait vue au dernier jour lorsqu'il emporta dans ses bras le bébé que l'on arrachait à la colère d'Antoine. Jacques murmurait :

— Oh ! madame, madame, que vous êtes bonne. Si vous saviez comme je suis malheureux. J'ai voulu mourir. Oui, je l'ai voulu. Que vous êtes bonne de me montrer que la vie est encore possible.

Et il pleurait, pendant que Marguerite, elle-même, les mains dans celles du pauvre garçon, sentait ses yeux se mouiller. Bernerette s'approcha :

— Et vous trouverez une sœur en moi, comme en Bernard un frère.

Gironde entra au même moment. Il avait, depuis quelque temps, d'assez fréquentes occasions de venir rue Ampère. Les affaires de la succession d'Antoine l'y amenaient tout naturellement. Et, de cette façon, il voyait Bernerette et Mme de Cheverny à son aise, sans craindre d'éveiller les soupçons. Ajoutons qu'il n'avait pas pensé que Patoche pût être le meurtrier de Pontalès.

Si quelqu'un, doué de divination, avait observé les personnages qui se trouvaient là, il eût pu faire, sur les différentes physionomies, des observations bien curieuses, à partir du moment où Gironde entra. A part Bernerette dont le visage passa successivement de la rougeur à la pâleur, trahit une émotion joyeuse, il y eut de l'inquiétude chez Marguerite et chez Bernard. Et les yeux du fils s'étaient portés instinctivement sur la jeune fille. Mère et fils avaient fait un mouvement comme pour la défendre, pour se jeter entre elle et Gironde. Jacques ne connaissait pas Gironde. Il fut fort étonné de voir celui-ci s'avancer vers lui, les mains tendues, de l'entendre dire :

— Monsieur, j'ai l'honneur d'appartenir comme sous-lieutenant de réserve au 145^e régiment de ligne, ou je vois, à vos galons et à votre képi, que vous êtes sergent. Nous ferons ensemble les grandes manœuvres dans quelques semaines.

Jacques salua militairement et ne répondit pas. Mme de Cheverny crut de son devoir de présenter les deux jeunes gens l'un à l'autre.

— M. Pierre Gironde, dit-elle. M. Jacques, à qui mon mari a dû la vie pendant la campagne du Tonquin.

Tous deux s'inclinèrent. Rien ne les poussait l'un vers l'autre, ni haine ni affection. Gironde se sentait plutôt porté à se faire de Jacques un allié en le voyant si intime dans la maison. Quant au sous-officier, tout entier à sa triste préoccupation, déjà il ne pensait plus au nouveau venu. Mais chez la pauvre femme abusée, l'instinct maternel parlait trop haut pour qu'elle ne songeât pas à faire de ces deux hommes deux amis. Elle les rapprocha l'un de l'autre. Puis, voulant emmener Bernerette et dérober l'enfant à la funeste influence de l'amour qui s'était si brusquement déclaré en elle, Mme de Cheverny l'appela et sortit du salon. Les trois hommes restèrent seuls avec Marjolaine. Bernard restait songeur.

— A quoi pensez-vous, monsieur ? disait Gironde.

Le jeune homme tressaillit. Il ne pouvait se défendre contre un sentiment de répulsion qui l'éloignait de cet homme. Il voyait sa mère si malheureuse, si obsédée d'épouvante à cause de ce fils né de son mariage secret, que Bernard prenait ce fils en haine. En vain il essayait de réagir contre ce sentiment. En vain il se disait que cet homme était son frère, né de la même mère, et que son enfance solitaire, misérable, lui donnait droit au respect et à l'affection ; que justement parce que Gironde avait souffert, on devait avoir pitié de lui, et lui pardonner beaucoup s'il avait besoin d'être pardonné, en vain Bernard se disait tout cela ! Il ne voyait en Gironde qu'un homme condamné de par le hasard à rendre sa mère malheureuse. Et il redoutait, en plus, de par la dangereuse puissance de sa beauté, tout un effondrement dans le cœur de Bernerette.

— A quoi pensait-il ? demandait Gironde. Peut-être à tout cela ! Pourquoi s'en inquiétait-il, cet homme ?

Bernard eut un geste d'impatience vite réprimé. — Je songe, dit-il, à tous les événements, grands et petits détails de la vie, qui depuis quelques an-

nées ont concouru vers un but unique et ont amené aujourd'hui votre rencontre, monsieur Gironde avec Jacques.

Gironde se mit à rire, un peu surpris quand même.

— N'est-ce pas chose, après tout, fort commune, et d'où vient que vous semblez vous en étonner ?

Bernard ne répondit pas. Il suivait une idée, tout au fond de son cœur. Il avait les yeux tristes et le front soucieux. Il se tourna vers Marjolaine :

— Et vous Marjolaine, ne vous paraît-il pas que cela soit singulier ? Voici Jacques, enfant abandonné, qui n'a connu que vous et n'a jamais reçu les caresses d'un père et d'une mère ! Voici M. Gironde, enfant abandonné comme Jacques, car vous n'avez pas connu vos parents, monsieur Gironde, du moins je crois vous l'avoir entendu dire.

— C'est exact.

— Et tous deux Jacques et vous, trouvez ici, chez nous, une famille, une affection. Mon pauvre Jacques, comme vous avez dû rêver de votre mère ! Quelle torture ce doit être, surtout pour les petits enfants, de n'avoir pas ces tendresses maternelles si bonnes ! Et ni l'un ni l'autre, ni vous monsieur Gironde ? ni vous Jacques ? vous n'avez aucun indice qui puisse faire découvrir vos parents ?

— Aucun ! dit Gironde, inquiet, se demandant où il voulait en venir.

— Aucun ! dit Jacques en soupirant.

— Que feriez-vous, Jacques, si tout à coup il vous était donné d'espérer que vous retrouverez votre mère ?

— A quoi bon y songer ? C'est une espérance irréalisable. Longtemps je l'ai gardée dans mon cœur, pourtant, cette espérance, parce que l'on croit toujours que sera réparée tôt ou tard l'injustice dont on souffre. Et puis je l'ai perdue.

— Et cependant si l'on vous disait que votre mère existe ?

— Bernard, pourquoi m'attrister par ces questions ?

— Loin de moi de vouloir vous attrister, Jacques. Je vous aime beaucoup ; et parce que je vous aime, je considère que j'ai plus que le droit de tout connaître de vos pensées les plus chères.

— Moi aussi, je vous aime, Bernard, et je répondrai. Il n'y aurait pas pour moi de plus grand bonheur que de retrouver ma mère quelle qu'elle soit, riche ou pauvre ! Quelle qu'elle soit, coupable ou non ! Coupable, elle doit se repentir de m'avoir abandonné. Innocente de cet abandon, que de tortures ! Que je retrouve ma mère, plus de remords et plus de tortures ! Et si heureux qu'en soit, on n'est jamais assez riche de bonheur pour négliger tous les trésors de tendresse qu'un fils amasse en vingt ans et réserve à la mère qu'il n'a pas connue.

— Mais, Jacques, supposez que ce soit un grand péril pour votre mère que de vous retrouver ! Que feriez-vous si l'on vous disait : « Une imprudence, une tendresse trop visible peut perdre votre mère. Elle occupe dans la société un haut rang. Elle est mariée. Elle a des enfants et un mari qui l'adorent. La faute d'autrefois n'est pas oubliée, mais la souffrance est assoupie dans le fond de son cœur. D'un mot, d'un geste, vous allez briser sa vie. » Que feriez-vous, Jacques, si l'on vous disait cela ?

— Pourrais-je hésiter ? Ne serait-ce pas mon devoir de me sacrifier ? d'éviter les imprudences que causerait sans cesse à la pauvre femme son affection pour moi, surexcitée par le souvenir ? Est-ce que ce serait une preuve de tendresse que de vouloir quand même de son amour, et d'aimer mieux perdre sa mère, abîmer son bonheur, faire s'effondrer sa vie, que de conserver en soi, pour soi, le secret de sa naissance ? Je me sacrifierais, seulement...

Et il baissa la tête, rêveur.

— Seulement, je demanderais pourtant à connaître ma mère. Il ne faut pas non plus, d'un enfant exiger trop. Je demanderais à ce qu'on me la montrât. Et alors, je l'aimerais ! Oh ! comme je l'aimerais silencieusement, sur l'autel de mon cœur ! Jamais elle ne me soupçonnerait... mais je voudrais, de temps en temps, sans qu'elle s'en doutât, respirer sur son chemin l'air qu'elle vient de respirer, mettre mes pieds dans la trace de ses pas, m'emparer des choses effleurées par sa main,

et à genoux, baiser le bas de sa robe, tenez, en lui demandant l'aumône, quand elle monterait à l'église. Et je serais heureux, heureux de l'aimer ainsi, dans le mystère de moi-même. Ce ne serait plus un rêve. Ce serait ma mère ! J'aurais ma mère ! Mon Dieu, pourquoi m'avoir fait dire tout cela, Bernard ? Pourquoi m'avoir attristé ?

Bernard pensait :

— Celui là mérite de retrouver sa mère. Et l'autre ?

Et s'adressant à Gironde :

— Et vous, monsieur, quelle serait votre attitude vis-à-vis de votre mère ? Partageriez-vous les mêmes craintes, les mêmes scrupules ?

— Non pas complètement, monsieur, dit Gironde sur ses gardes et qui soupçonnait que Bernard, peut-être, avait connaissance de la vérité. Je serais prudent si je retrouvais ma mère, afin de lui épargner les ennuis ; mais j'estime que l'aimer de loin sans me faire connaître ne serait pas lui donner une grande preuve d'affection. Je l'aimerais alors pour mon seul plaisir, non pour le sien. Je lui enlèverais, sans raison, le bonheur immense qu'elle éprouverait à retrouver son enfant qu'elle croyait perdu. Je ne voudrais conserver pour moi seul la joie de connaître enfin ma mère. Si je la voyais toujours inconsolée, ne serait-ce pas un reproche pour moi, et n'aurait-on pas le droit, de m'accuser d'égoïsme.

Bernard eut un sourire ironique.

— Puis, d'autres considérations viennent se mêler à celle-là, dit-il, n'est-ce pas, monsieur Gironde ? des considérations que vous passez sous silence, la mère est riche, occupe dans le monde une situation élevée, son mari est puissant par sa famille et par son titre, par son rang. Il y a là toute une mine à exploiter, quel rêve monsieur Gironde pour un pauvre garçon élevé dans la misère, jamais sûr du lendemain, quel rêve de retrouver ainsi, d'un jour à l'autre, une famille qui désormais le mettra à l'abri du besoin !

— N'est-ce pas justice ? fit Gironde inquiet.

— Certes je suis loin de le contester. Hier, l'enfant perdu était pauvre, en quête d'une situation, gagnant misérablement sa vie à la solde des autres. Eh bien, du jour au lendemain, ce jeune homme trouvera le luxe, car sa mère n'aura rien à lui refuser. N'avais-je pas raison de dire également que ce serait un beau rêve !

Il avait parlé comme à lui-même. Il était évident que cela s'adressait à Gironde, mais Gironde seul pouvait le deviner. Et le complice de Patoche se disait qu'il avait en Bernard un ennemi, dont l'hostilité se ferait bientôt sentir.

Marjolaine avait écouté, émue. N'était-elle pas mère, déjà, par le cœur, puisqu'elle avait élevé Jacques ? Elle pensait, en cet instant, à la mère qui, en un moment de folie et de détresse, avait abandonné ce petit bébé qu'elle avait recueilli dans la forêt de Russy, Gironde sentit qu'il fallait répondre :

— En supposant même, dit-il, que l'enfant dont vous parlez fût préoccupé de pareilles ambitions, pourriez-vous lui en faire un reproche ? Serait-ce sa faute, s'il portait dans le sang le goût de ce luxe ? N'en aurait-il pas toute sa vie souffert davantage ?

Bernard l'examinait d'un regard singulier. Et sous ce regard, Gironde se sentait mal à l'aise. Bernard dit lentement, rêveur :

— A cet enfant je ne ferai aucun reproche, mais...

— Mais ? dit Gironde avec un sourire.

— Je plaindrais, de tout mon cœur la mère !

Quelques minutes après Jacques et Marjolaine prenaient congé !

— A demain ! dit Jacques. N'oubliez pas, Bernard, qu'il faut être à l'appel. En dehors du service, si le hasard vous met dans ma compagnie, je serai toujours heureux d'être votre ami, et, ajouta-t-il, vous savez pourquoi j'aurai sans doute bien besoin de votre amitié ?

— A demain, Jacques, comptez sur mon affection !



LE MARBRE LIQUIFIÉ

Frederick Beer, un sculpteur autrichien, a trouvé le moyen de mettre le marbre à l'état fluide, et de pouvoir aussi le modeler à volonté. Le nom de ce nouveau produit est Béryte. Il coûte un peu plus que le plâtre, et sert spécialement pour les ornements et décorations dans les maisons, les planchers, les salles de bain et de petites colonnes. Une compagnie par actions a été organisée à Paris pour faire coter le Béryte à la Bourse.

* * * * *

UNE MERVEILLE

Une des merveilles de l'électricité et un des objets les plus intéressants de M. Edison à l'exposition de Paris, était un petit instrument au moyen duquel on peut signer un chèque à 100 milles de distance. L'écrit qui doit être transmis est gravé sur du papier doux avec un stylet ordinaire. Il est placé sur un cylindre qui, en tournant, établit et détruit le courant électrique, au moyen de dentelures sur le papier. A l'extrémité du fil où l'on reçoit le chèque se trouve un cylindre semblable, marchant par un synchronisme proportionné avec l'autre qui reçoit le courant électrique sur un papier préparé d'une manière chimique, sur lequel la signature est transmise. On a déjà fait beaucoup avec l'électricité. Son application est en voie de se répandre d'une manière vraiment merveilleuse

* * * * *

L'ÉPONGE REMPLAÇANT LA BROSSE

Le procédé suivant n'est pas nouveau ; mais il n'est peut-être pas mieux connu pour cela, et il mérite de l'être.

Au lieu de vous servir de la brosse qui ramasse la graisse des taches du collet et des manches d'un habit, pour la reporter surtout sur les plis des pantalons, où elle se nettoie aux dépens de l'étoffe, prenez une éponge bien lavée dont vous faites sortir l'eau en la pressant à plusieurs reprises dans une serviette. Si vous la passez sur les habits dans le sens des poils, l'éponge enlève complètement la poussière du drap et du velours, de la soie, du chapeau. Le peu d'humidité qu'elle conserve dissout les taches de nature débile telles que la boue, la salive, le sucre, les confitures et beaucoup d'autres élaboussures culinaires que la brosse ne peut enlever sans arracher le poil et sans substituer une large tache grasse à la petite tache maigre.

Une éponge d'un grain moyen, grosse comme les deux poings, qui peut rendre une infinité d'autres services, suffit pour remplacer toutes les brosses du monde.

* * * * *

UNE INNOVATION DANS L'EXPLOITATION DES LIGNES DES TRAMWAYS

On a essayé de nombreux procédés pour mettre en marche les voitures de tramways : traction par les animaux, par les machines à vapeur avec ou sans foyer, par l'air comprimé, par l'eau sous pression par l'électricité, par des systèmes funiculaires, etc., mais on n'avait pas encore imaginé, croyons-nous, le transport de l'attelage par la voiture elle-même, dans certains cas spéciaux. C'est aux Etats-Unis que nous sommes redevables de cette nouveauté et c'est le *Scientific American* qui nous la révèle.

La banlieue de la ville d'Ontario, en Californie, est desservie par une ligne de tramways qui parcourt une avenue de plus de dix kilomètres de longueur, bordée de maisons de campagne. En s'éloignant de la ville, cette route atteint les collines où elle a des pentes très raides à franchir.

Une paire de mules traîne la voiture en plaine et pour monter les côtes ; mais quand on descend,

on laisse à la gravité le soin de transporter le tramway et son attelage, comme on peut le voir dans la gravure ci-jointe. Pour arriver à ce résultat, les mules sont embarquées sur une petite plate-forme, supportée vers une extrémité par des roues, et à l'autre sur la partie arrière de la voiture ; elle est munie de freins manœuvrés par le conducteur ; une balustrade entoure les animaux, qui, paraît-il, acceptent très bien cette situation. Quand ils doivent reprendre la traction du véhicule, on rabat la balustrade de la plate-forme, et celle-ci, poussée sur des glissières, disparaît sous le plancher du tramway. Cette manœuvre, de même que celle inverse, ayant pour objet l'embarquement de l'attelage, se fait presque instantanément.



Un tramway californien descendant une côte

En descendant ainsi on économise la force des animaux, on leur donne quelques instants de repos et on peut marcher avec une rapidité qu'ils ne sauraient atteindre.

Cette rapidité compense amplement pour les voyageurs le petit retard occasionné par le changement du mode de traction.

On a déjà proposé aux Etats Unis d'appliquer le système des montagnes russes au transport régulier des voyageurs sur des voies ondulées ; voici un premier pas fait dans cet ordre d'idées, car il est à supposer que l'on utilise sur le tramway Californien la vitesse acquise à la descente pour parcourir une partie de la route en plaine.

Les Etats-Unis nous démontrent donc, qu'il peut parfois y avoir intérêt, quoi qu'on dise, à mettre la charrue avant les bœufs.



—En Irlande, \$25,000,000 sont dépensés en whiskey.

—La population de la terre est doublée tous les deux cents ans.

—Dans New-York, il y a quarante-neuf synagogues juives.

—On va ouvrir immédiatement à Chicago une succursale de l'Institut Pasteur pour les personnes mordues par des animaux enragés.

—Hautin (Pierre), graveur, imprimeur et fondeur à Paris dans le XVI^e siècle, est le premier qui ait imaginé d'établir des planches mobiles pour l'impression de la musique ; il exécuta à ce sujet des poinçons pour les notes et les filets.

—Les tribunaux de Naples viennent de donner gain de cause à la Propagande, dans une cause en revendication contre le gouvernement italien. Ce dernier, comme voleur de grand chemin, avait fait main basse en 1869 sur le collège des missions de la Chine, que la Propagande possède depuis des siècles, et détourné les revenus à son profit. Or, la Cour de Naples a reconnu les droits de la Propagande, et condamné le ministère italien à livrer la propriété à qui de droit, à rembourser le capital distrait depuis 1869, et de plus à payer tous les frais de l'action en revendication. Le gouver-

nement a dû trouver ce jugement suffisamment salé.

—Froben (J.), typographe suisse, né en 1460 à Hermelbourg, mort en 1527, fit ses études à l'Université de Bâle et travailla comme correcteur dans les imprimeries de J. Amerbach et de J. Petri jusqu'en 1490, époque à laquelle il monta lui-même un établissement typographique. Froben fut un des premiers imprimeurs qui substituèrent les caractères romains aux caractères gothiques en usage avant lui. Toutes ses éditions se distinguent par une excellente correction. Il a édité divers ouvrages d'Erasmus, avec qui il était intimement lié.

—Depuis quelques jours on ne pense plus à Boston que de boire perpendiculairement ou horizontalement. Voici à quel propos : En 1875, la législature du Massachusetts fit une loi qui défendait aux cabaretiers de vendre des consommations aux clients qui les buvaient debout. C'est là le *drinking* perpendiculaire. Pour être servi, le client devait s'asseoir et vider son verre dans cette posture. C'est là le *drinking* horizontal. Cette loi était tombée en désuétude ; mais le gouverneur actuelle vient de la remettre en vigueur, et comme les Bostonnais n'aiment pas à s'asseoir pour boire, — le contraire des Français, — ils tempêtent contre le gouverneur et sa vieille loi.

—On parle de l'étiquette européenne. Le Japon rendrait encore des points à l'Europe. L'impératrice, devant entreprendre prochainement un voyage à travers son empire, le décret suivant a été affiché dans toutes les villes qu'elle doit parcourir :

Article premier.—Lorsque Sa Majesté passera, personne ne pourra la regarder, soit du haut des tréteaux établis sur les maisons pour sécher le linge, soit par les fentes des portes et fenêtres.

Art. 2.—Toute personne qui voudra voir Sa Majesté devra s'asseoir sur le bord du chemin suivi par l'impératrice.

Art. 3.—Personne ne pourra regarder Sa Majesté sans ôter son chapeau, son turban, ou toute coiffure ; l'usage des pipes, bâtons ou cannes est également interdit sur les parcours de Sa Majesté.

Art. 4.—Les aveugles, les manchots ou toute personne se servant de béquilles ne pourront rester sur le passage de Sa Majesté. De même en cas de pluie, on ne pourra ouvrir ni porter un parapluie, sur le passage de Sa Majesté.

Art. 5.—On ne pourra ni s'approcher de la voiture de Sa Majesté ni la suivre, etc.

—Presque tous les hommes célèbres ont eu une boisson favorite. Charles-Quint arrosait ses repas pantagruéliques de sirop de coings, de bière glacée ou de vin du Rhin. Son rival, François Ier, et Henri VIII d'Angleterre, aimaient à mettre à sec une outre de vin d'Espagne. Cromwell et Clarence, des ambitieux, appréciaient le Malvoisie, et ce dut être une mort douce pour Clarence d'être noyé dans un tonneau de cette liqueur. Henri IV, au panache blanc, au cœur tendre, aurait aimé le petit bleu de Suresnes... d'après la tradition. Riche lieu ne buvait, chez lui, que le vin léger du Médoc. Mais c'est son petit neveu, le maréchal de Richelieu, qui fit connaître et apprécier les vins de Bordeaux à la cour de Louis XV. Pierre le Grand, dans ses commencements, n'admettait que l'eau levée poivrée ; plus tard, il préféra le vin de Madère, Frédéric-le-Grand raffolait du vin de Tokay. La reine Anne d'Angleterre aimait beaucoup l'eau-de-vie de cerises. Voltaire et Napoléon abuseaient du café noir, boisson de sultan. Napoléon ne voulait entendre parler que du vin de Chambertin, "vin de prince". Talleyrand ne laissait paraître sur sa table que du vin de Bordeaux, dont il usait, d'ailleurs, modérément. Rubens estimait le vin de Marsala par-dessus tous les autres, Keau, l'acteur anglais, qui eut une carrière insensée, dont le génie magnifique n'eût d'égal que ses dérèglements, buvait le *brandy* à plein verre. Addison, dont le style est si régulier, ne faisait usage que de vin de Bordeaux. Le czar est grand buveur de thé. Le roi Humbert ne prend pas de vin pur, la reine Victoria consomme assez de vin de Bordeaux. Que ressort-il de ces goûts divers ? La boisson favorite a-t-elle une influence sur le caractère, ou choisit-on sa boisson selon son caractère ?

Colonne Carsley

Thé et Café Gratuitement
DURANT LA VENTE A BON MARCHE DE JULLET

S. CARSLY

Commandes par la malle expédiées avec soin

DEPARTEMENT DE MANCHESTER

Vente annuelle de juillet

Toile blanche, pour table, 27½c
Toile blanche, pour table, 31½c
Toile blanche, pour table, 36½c

Toile écrue, pour table, 10c
Toile écrue, pour table, 15c
Toile écrue, pour table, 19c

S. CARSLY.

Vente annuelle de juillet

Seersuckers réduits à 4c la verge
Seersuckers réduits à 4c la verge

10c Flanellette pour 6½ la verge
10c Flanellette pour 6½ la verge

10c Châliés frappés pour 6c
10c Châliés frappés pour 6c

S. CARSLY

VENTE DE JULLET

Si vous voulez avoir
Si vous voulez avoir

Les derniers patrons d'indiennes
Les derniers patrons d'indiennes

A prix réduits
A prix réduits

Assistez à la
Assistez à la

Vente annuelle de Juillet
Vente annuelle de Juillet

DE S. CARSLY
DE S. CARSLY

14c Indienne réduite à 6c
13c Indienne réduite à 6½c
8c Gingham réduits à 4½c
12c Gingham réduits à 6½c

—CHEZ—

S. CARSLY.

Vente annuelle de Juillet

Tapis carrés Balmoral
Tapis carrés Balmoral

Qu'on vient de recevoir
Qu'on vient de recevoir

Les plus beaux tapis carrés et les meilleurs marchés de la villa. De toute grandeur, depuis 2½ verges x 3 verges à 3½ verges x 4½ verges. Prix depuis \$2.28 en montant. On ne peut acheter ces tapis carrés que dans nos magasins.

Tapis carrés de Dundee
Tapis carrés de Dundee

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1775, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202



La lecture rend l'homme accompli.—La conférence le rend préparé à tout.—Les écrits en font un homme exact.

LORD BACON.

Si Lord Bacon vivait de nos jours, il aurait sans doute ajouté: Et le JOHNSTON'S FLUID BEEF en fait un homme fort.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889..... \$2,025,192.53
Sécurités pour les assurés..... 1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES SIROP BOTANIQUE DE

DE GEO TUCKER NA PAS ARRAPAHOU GEO TUCKER EST

D'EGALE POUR LES DOULEURS DE REINS GARANTI DE GUERIR LA

LAMIE DES DAMES BAUME DES MONTAGNES VERTES TOUX ET LA

DE GEO TUCKER, POUR COQUELUCHE

LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

<p>\$5.000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET EPICIERS RESPECTABLES DÉPOT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMEDIATEMENT RÉCOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
--	---	---	--

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG
PHARMACIE EN GROS, EN FACE DU
RUE ST-PAUL, MONTREAL. CHAMP DE MARS

Alice Chausse
Architecte
No 154, Rue St Catherine
Montreal.
Téléphone Bell 6504.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tous jours en magasin les articles suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Hulle de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Hulle d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Hulle de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBOLLES—10
Bâtiment des Jours MONTREAL

Attraction sans précédent

Au-delà d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporé par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

En Renommée durant Vingt Ans, pour l'intégrité de ses tirages et le paiement exacte de ses prix

Attesté comme suit:
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. J. J.
J. H. Emly

Commissaires
Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.
R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
P. Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,

MARDI, LE 12 AOUT 1890

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 Billets à \$ 20 chaque. Moitié, \$10
Quart, \$5. Dixième, \$2. Vintième, \$1

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$ 500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINANT

999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	\$99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,800

NOTE.—Les billets gagnant les Prix Capitales ne se trouvent pas compris dans les prix terminants.

AGENTS DEMANDES

Pour prix aux clubs et autres informations adressez-vous aux soussignés. Ecrivez lisiblement et donnez votre résidence, ville, comté, rue et numéros.
Les retours par malle se feront plus rapidement en nous envoyant une enveloppe portant votre propre adresse. Nommez LE MONDE ILLUSTRÉ.

IMPORTANT

S'adresser à M. A. DAUPHIN,
New-Orleans, La.

ou M. A. DAUPHIN,
Washington, D. C.

Par lettres ordinaires, contenant mandat émis par toutes les Compagnies d'Express New-York Exchange, ou Traités et Mandats-Poste,

Adressez vos Lettres Enregistrées contenant de l'Argent à

NEW ORLEANS NATIONAL BANK,
New Orleans, La.

Souvenez-vous que le paiement des Prix est garanti par quatre Banques Nationales de la Nouvelle-Orléans, et que tout billet porte la signature du Président d'une institution dont les droits d'exister sont reconnus par les plus hautes cours; par conséquent, défiez-vous des contrefaçons ou des proportions anonymes.
Rappelez-vous que la Cour Suprême des Etats-Unis a décidé que la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a un contrat avec l'Etat de la Louisiane, lequel n'expire que le 1er janvier 1895.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 4e jour de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr; six mois: 10 fr; Union postale, un an: 20 fr; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).